



**JEUNES ET MINEURS EN MOBILITÉ N° 5
2019-2020**

Paroles de Jeunes

Coordonné par

**Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ
et
Cléo MARMIE**





Crédit dessin: Cléo Marmié, 2020

Jeunes et Mineurs en Mobilité **Young people and Children on the Move**

Revue électronique éditée par
l'Observatoire de la Migration des Mineurs
Laboratoire MIGRINTER-
Université de Poitiers- CNRS
MSHS – Bâtiment A5 – 5, rue Théodore Lefebvre
TSA 21103
F-86073 Poitiers Cedex 9
France
Tél : +33 5 49 36 62 20
daniel.senovilla@univ-poitiers.fr

Directeur de la publication
Yves Jean

Secrétariat de rédaction
Lydie Déaux
Cléo Marmié
Benjamin Naintré

Comité de rédaction
William Berthomière
Audrey Brosset
Jean-Pierre Deschamps
Gilles Dubus
Chabier Gimeno Monterde
Philippe Lagrange
Guillaume Lardanchet
Jean François Martini
Olivier Peyroux
Sarah Przybyl
Marie-Françoise Valette
Alexandra Vie

Graphisme
Les Six Patates Créations – sixpatates.com

Logotype
Lucie Bacon

Dessin de couverture
Cléo Marmié, 2020

Croquis
Eddy Vaccaro - eddy-vaccaro.over-blog.com
ISSN 2492-5349

*Les articles reflètent les opinions des auteurs
Tous droits sans l'autorisation de l'éditeur
Copyright : OMM, 2019-2020*

Jeunes et Mineurs en Mobilité **Young people and Children on the Move**

N° 5 — 2019-2020
Paroles de Jeunes

Coordonné par

Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ
et
Cléo MARMIE

Ont collaboré dans ce numéro

Carole TARDIF a réalisé la mise en page

Merci à tous les jeunes migrants (et aux personnes qui les accompagnent) qui ont partagé leurs paroles afin de rendre possible ce numéro

Toutes les photos, sauf mention contraire, ont été partagées par les jeunes contributeurs



Observatoire
de la migration
des mineurs

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL- DONNER LA PAROLE AUX JEUNES ET MINEURS EN MIGRATION : (RÉ)CONCILIER ENGAGEMENT ÉTHIQUE ET EFFICACITÉ SCIENTIFIQUE.....p. 5

EDITORIAL- DAR LA PALABRA A LOS JÓVENES Y MENORES MIGRANTES: (RE)CONCILIAR COMPROMISO ÉTICO Y EFICACIA CIENTÍFICA.....p. 5

{PAROLES DE JEUNES -1}

En primera persona / À la première personne - Alseny Diallo.....p. 14

Nous pouvons - Stephen Ngatcheu..... p. 19

Un sueño (casi) hecho realidad / Un rêve (presque) devenu réalité -

Ousmani Traoré.....p. 21

Appel à la Solidarité, à l'Amour et à la Fraternité - Patricio B. Freitas.....p. 25

Imaginez - Petit Bah.....p. 29

« Balago Azur » - Luciano Tanger 997.....p. 31

BOZA ! METTRE EN RÉCIT LES MIGRATIONS JUVÉNILES : DU ROMAN AUX SCIENCES SOCIALES- CLÉO MARMIÉ..... p. 35

{PAROLES DE JEUNES - 2}

Bienvenue en France - C.....p. 46

La historia de Hamid / L'histoire de Hamid.....p. 48

Hablando de inmigración e igualdad - Thierno Habib Diallo.....p. 52

Así sigue tratando Europa a los africanos - Alseny Diallo.....p. 55

Hommage à Ba Maliba - Sidi Camara, l'enfant noir.....p. 57

À ma Maman : Djenaba Camara- Mouhammed Fadiga.....p. 59

Bledard Blindé - Mouhammed Fadiga.....p. 61

VU « LA VIDA DEL INMIGRANTE » : UN COURT-MÉTRAGE COUP DE POING AU CŒUR DES MIGRATIONS JUVÉNILES.....p. 64

ÉDITORIAL

DONNER LA PAROLE AUX JEUNES ET MINEURS EN MIGRATION : (RÉ)CONCILIER ENGAGEMENT ÉTHIQUE ET EFFICACITÉ SCIENTIFIQUE

DANIEL SENOVILLA HERNÁNDEZ

IR CNRS MIGRINTER - Coordinateur de l'Observatoire de la Migration de Mineurs

CLÉO MARMIE

Doctorante en sociologie à l'EHESS Paris – Centre Maurice Halbwachs

Alors que le « petit objet insolite » de l'enfance (Gavarini, 2001) est longtemps resté marginal au sein des sciences sociales (Pagis & Simon, 2020), il a progressivement connu un regain d'intérêt consacré dans les pays anglo-saxons dans les années 1990 par les *childhood studies* (Allison & Prout, 1997) et une décennie plus tard en France par le courant de la sociologie de l'enfance (Sirota, 2006). Jusque-là étudiés à partir des discours tenus par les adultes (Razy & Rodet, 2011), les enfants et les adolescents sont peu à peu reconnus comme acteurs pensants et agissants, capables d'organiser et d'interpréter leur univers social et dignes d'intérêt scientifique (Danic et al., 2006). Ce changement de paradigme et la conquête de légitimité de l'enfance et de la jeunesse dans le champ des sciences sociales se lisent également au sein des études migratoires. Traditionnellement appréhendés dans le sillage des migrations des adultes, les jeunes et mineurs¹ adolescents sont progressivement reconnus comme des acteurs migratoires en eux-mêmes. Il ne s'agit plus de saisir ce que les adultes disent des expériences migratoires juvéniles, mais bien de saisir et valoriser ce que les jeunes ont à en dire. Mais comment se mettre à hauteur d'adolescents ? Comment rompre avec la posture adulte-centrée du chercheur dans la relation d'enquête ? Quels formats donner aux récits migratoires juvéniles ?

1 Dans ce texte nous utilisons les termes 'jeunes' et 'mineurs' en migration (ou 'jeunes migrants') dans un but d'englober la complexité des situations et des profils que nous rencontrons sur le terrain.

EDITORIAL

DAR LA PALABRA A LOS JÓVENES Y MENORES MIGRANTES: (RE)CONCILIAR COMPROMISO ÉTICO Y EFICACIA CIENTÍFICA

DANIEL SENOVILLA HERNÁNDEZ

IR CNRS MIGRINTER - Coordinador del Observatoire de la Migration de Mineurs

CLÉO MARMIE

Doctoranda en Sociología - EHESS, Paris – Centro Maurice Halbwachs

Si el «pequeño objeto insólito» que es la infancia (Gavarini, 2001) ha permanecido marginal durante mucho tiempo en el seno de las ciencias sociales (Pagis y Simon, 2020), durante la década de los 90 ha ido surgiendo un interés creciente en los países anglosajones por los "childhood studies" (Allison y Prout, 1997), seguido algo más tarde en Francia por la emergencia de la llamada sociología de la infancia (Sirota, 2006). Inicialmente estudiados a partir del discurso de los adultos (Razy & Rodet, 2011), los niños y adolescentes han sido gradualmente reconocidos como actores pensantes, capaces de actuar, organizar e interpretar su universo social y dignos por tanto de interés científico (Danic et al., 2006). Este cambio de paradigma que es la conquista de la legitimidad de los niños y jóvenes en el campo de las ciencias sociales también se puede apreciar en el campo de los estudios sobre migraciones. Tradicionalmente centrados en la migración de adultos, los jóvenes y menores¹ adolescentes están gradualmente siendo reconocidos como agentes migratorios por derecho propio. Ya no se trata de analizar lo que otros adultos pueden decirnos sobre las experiencias migratorias juveniles, sino de recoger y de valorar lo que los propios jóvenes nos transmiten al respecto. ¿Pero cómo ponernos a la altura de los adolescentes en la relación de

1 En este texto proponemos la utilización de los términos jóvenes y menores en situación de migración (o jóvenes migrantes), a fin de englobar la complejidad de las situaciones de vida y perfiles que habitualmente encontramos durante nuestro trabajo de campo.

Sollicités par une pluralité d'adultes (travailleurs sociaux, agents administratifs, humanitaires, journalistes, chercheurs, bénévoles...), les jeunes en migration sont pris en étau dans une injonction à « se livrer » et « se raconter » particulièrement éprouvante. La suspicion institutionnelle qui plane sur leur minorité et sur la crédibilité narrative de leur parcours (Bricaud, 2006 ; Sigona, 2014 ; Kumin, 2014 ; Paté, 2018), mais également une certaine pudeur à exprimer la solitude ou une douleur à revenir sur des événements difficiles, peuvent provoquer chez les jeunes interrogés une tendance à modifier leurs récits, à éluder ou inventer des éléments, ce qui peut parfois remettre en question la validité des données récoltées. Comment entrer en relation avec des jeunes qui, marqués par une défiance ou au contraire une attitude de sur-conformité envers l'adulte, font l'objet d'une sur-sollicitation qui oriente leurs discours ? Comment aborder le parcours migratoire et ses violences sans exposer à des réactivations douloureuses ? Comment aborder l'isolement sans renforcer le stigmate ? Comment recueillir la parole des jeunes sans reproduire la violence symbolique de la situation d'entretien ? Comment, finalement, concilier l'efficacité scientifique avec un positionnement de recherche éthique qui prendrait en compte les silences et les passages indicibles de l'expérience migratoire juvénile ?

Dans le sillage de récents travaux de sciences sociales qui réinterrogent les modalités de recueil de la parole des jeunes en migration (Chase et al., 2019 ; Kaukko, 2015 ; Lenette, 2019), nous considérons que les supports artistiques (littérature, musique, cinéma documentaire, dessin, théâtre, photographie, arts plastiques...) sont susceptibles de contribuer à l'expression des récits migratoires juvéniles et à leur diffusion. À la fois médium d'expression et matière féconde pour les sciences sociales, ils permettent au jeune de retrouver une forme de contrôle et de liberté dans la mise en récit de son parcours, en rupture avec la série d'ingérences des adultes dans l'expression de ses expériences. Cette forme d'autonomie narrative retrouvée dans l'expression artistique permet aux jeunes de dépasser et surmonter les obstacles à « se raconter » liés aux enjeux catégoriels des procédures administratives et judiciaires et de choisir librement les passages de leur vécu qu'ils souhaitent exposer et ceux qu'ils souhaitent protéger. C'est ainsi qu'Ulrich Cabrel et Etienne Longueville, co-auteurs du roman *Boza !*, dévoilent comment certains pans particulièrement

investigation ? ¿Cómo romper con la postura adulto-centrista ? ¿Qué forma, lugar y soporte deben darse a los relatos sobre la migración de menores ?

Requeridos por diversos actores (trabajadores sociales, agentes administrativos y humanitarios, periodistas, investigadores, activistas, etc.), los jóvenes migrantes se ven a menudo ante la obligación - sin duda angustiada - de « abrirse » y « contar sus historias ». Las sospechas institucionales que se ciernen sobre su minoría de edad y sobre la credibilidad de sus narraciones (Bricaud, 2006 ; Sigona, 2014 ; Kumin, 2014 ; Paté, 2018), así como un cierto pudor para expresar la soledad o el dolor al revivir acontecimientos difíciles, pueden provocar en los jóvenes que interrogamos una tendencia a modificar sus relatos, a eludir o a inventar elementos, lo que puede poner en duda la validez de los datos recogidos. ¿Cómo podemos relacionarnos con los jóvenes que, marcados por la desconfianza o, por el contrario, por una actitud de exceso de conformidad hacia los adultos, son objeto de un exceso de solicitud que guía su discurso ? ¿Cómo podemos abordar el viaje migratorio y su violencia sin exponer a los jóvenes a una reactivación de dolorosos recuerdos ? ¿Cómo se puede abordar la vulnerabilidad sin reforzar su estigma ? ¿Cómo se pueden registrar las voces de los jóvenes sin reproducir la violencia simbólica de una situación de entrevista ? A fin de cuentas, ¿cómo se puede conciliar una eficacia científica con una postura de investigación ética que tenga en cuenta los silencios y los pasajes indecibles de la experiencia migratoria juvenil ?

En la línea de otros trabajos recientes en ciencias sociales que reexaminan las formas en que se recogen las voces de los jóvenes migrantes (Chase et al., 2019 ; Kaukko, 2015 ; Lenette, 2019), consideramos que los soportes artísticos (literatura, música, cine documental, dibujo, teatro, fotografía, artes plásticas, etc.) pueden favorecer la expresión de las narrativas de la migración juvenil y contribuir a su mejor difusión. Medio de expresión y material fértil para las ciencias sociales, la utilización del arte permite a los jóvenes recuperar una forma de control y libertad en la narración de su viaje, evitando la cadena de interferencias adultas en la expresión de sus experiencias. Esta forma de autonomía narrativa vinculada a la expresión artística permite a los jóvenes superar los obstáculos para « contar su

traumatisants de l'expérience migratoire sont parfois tus aux évaluateurs lors de l'entretien d'évaluation de la minorité et de l'isolement du jeune en quête de protection. À travers le registre artistique en général, et littéraire en particulier, les jeunes deviennent protagonistes et dépositaires de leurs propres mises en récit et peuvent partager « l'extraordinaire » de leurs expériences en échappant (partiellement) à la crainte et à la pression d'être jugés, évalués et/ou catégorisés :

« Tu veux savoir ce qui m'a conduit à prendre la route de l'exil à quinze ans ? (...) D'accord (...), je vais tout te confier et tu vas être renversé. Tu es prévenu ! Mes mots seront durs car la réalité est brutale »

Extrait de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville, 2020 (p. 9)

C'est en lien avec ces réflexions méthodologiques que le laboratoire Migrinter, et plus particulièrement l'Observatoire de la Migration des Mineurs (OMM), se sont engagés, en collaboration avec l'écrivaine Marie Cosnay et le professeur Stéphane Bikialo (Université de Poitiers), dans le lancement et la coordination d'une collection littéraire intitulée *Ces récits qui viennent* réunissant des narrations de jeunes migrants. Le premier ouvrage, *Chez moi ou presque* de Stéphen Ngatcheu, a été publié aux Éditions Dacres en mars 2020 (voir fiche de présentation du livre *infra*).

À rebours des filtres misérabilistes, du traitement médiatique parfois disqualifiant ou de l'instrumentalisation politique du phénomène migratoire, le récit de Stéphen Ngatcheu apporte au chercheur et au grand public des connaissances précieuses sur les différentes étapes du parcours : raisons du départ, route migratoire, violence et effets du système européen de gestion des migrations, notamment aux frontières extérieures, nouveaux enjeux et obstacles institutionnels à l'arrivée en Europe mais aussi la persévérance, l'endurance, la force de volonté et les solidarités, les soutiens extérieurs qui l'ont accompagné pour réussir à reconstruire un quotidien dans un nouveau contexte de vie.

histoire» vinculados a las cuestiones categoriales que introducen los procedimientos administrativos y judiciales, así como elegir libremente los pasajes de sus experiencias vitales que desean exponer y aquellos que desean proteger. Es de esta manera que Ulrich Cabrel y Etienne Longueville, coautores de la novela *¡Boza!*, revelan cómo ciertos aspectos particularmente traumáticos de la experiencia migratoria son a menudo ocultados a los actores institucionales que realizan las entrevistas de evaluación de la edad a las personas que se declaran como menores no acompañados en busca de protección. A través del registro artístico en general y de la literatura en particular, los jóvenes se convierten en protagonistas y depositarios de sus propias narraciones y pueden compartir lo «extraordinario» de sus experiencias, escapando (parcialmente) al temor y a la presión de ser juzgados, evaluados y/o categorizados:

“Quieres saber lo que me llevó a tomar la ruta del exilio con quince años (...) de acuerdo (...) Te lo voy a contar todo y te vas a sorprender. Estás avisado. Mis palabras serán duras, porque la realidad es brutal”

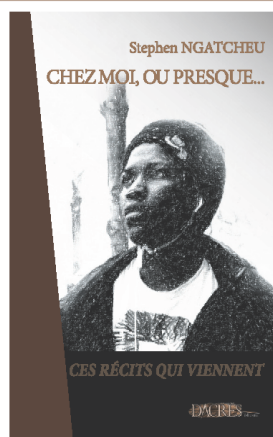
Extracto de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville, 2020 (p. 9)

En la línea de estas reflexiones metodológicas, el laboratorio Migrinter, y más concretamente el Observatorio de la Migración de Menores (OMM), en colaboración con la escritora Marie Cosnay y el profesor Stéphane Bikialo (Universidad de Poitiers), se han comprometido a poner en marcha y a coordinar una colección literaria titulada *Ces récits qui viennent* (Las historias que vienen) con el objetivo de publicar diferentes relatos de jóvenes migrantes. El primer libro, *Chez moi ou presque* (En mi hogar... o casi) de Stéphen Ngatcheu, ha sido publicado por Éditions Dacres en marzo de 2020 (véase la ficha de presentación del libro en la página siguiente).

En oposición a la imagen miserabilista predominante del fenómeno migratorio, a su tratamiento mediático a menudo descalificador o a su instrumentalización política, la narración de Stéphen Ngatcheu proporciona al investigador y al público en general un valioso conocimiento sobre las diferentes etapas del recorrido migratorio: las razones de la partida, el viaje, las consecuencias violentas del sistema europeo de gestión de la migración, en particular en las fronteras exteriores,

DACRES éditions
DOMAINES AFFÉRENTS AUX CRÉATIONS DE L'ESPRIT
 création - conception - édition - production

LITTÉRATURES
 DE DACRES
 CES RÉCITS QUI VIENNENT
 N°1



CHEZ MOI, OU PRESQUE...

Stephen NGATCHEU
 Dessins d'Eddy VACCARO

Ouvrage réalisé en partenariat avec le laboratoire MIGRINTER (CNRS, Université de Poitiers) et l'Observatoire de la Migration de Mineurs.

RÉSUMÉ

« Après vingt-deux heures d'une navigation abominable, le zodiac, en surcharge, chavire : ainsi quarante personnes vont perdre la vie dans les vagues. Mes derniers souvenirs d'eux seront leurs cris de détresse, la peur sur leurs visages puis les corps qui flottaient sur l'eau. Il est trois heures du matin, nous ne sommes plus que douze, de toutes nationalités et de religions confondues, livrés à nous-mêmes. Aucune embarcation à l'horizon. Il reste quatre femmes, trois enfants et cinq hommes jeunes. »

Stephen Ngatcheu a écrit une sorte d'épopée maigre pour dire la mer, la nuit, les forêts. Il ne raconte pas pour informer, pour communiquer ou pour convaincre, il n'écrit pas pour répondre à des questions ni pour répondre de sa vulnérabilité. Il transmet et il crée. Il écrit comme on écrit, pour vivre plus grand. Odes à la terre d'Afrique, récits d'épreuves initiatiques. Déceptions d'après. Exaltation du trajet, de la vie qui va, de la littérature.

L'AUTEUR

Né au Cameroun, **Stephen Ngatcheu** a fait un long voyage avant de s'installer à Chambéry où il suit un apprentissage, excelle au rugby, et où il écrit des textes littéraires et poétiques. *Chez moi ou presque...* est son premier récit, il y propose une recreation de son parcours d'exil, des réflexions sur ses pays, celui qu'il a quitté et celui dans lequel il est arrivé.

COLLECTION « CES RÉCITS QUI VIENNENT »

DIRIGÉE PAR STÉPHANE BIKIALO, MARIE COSNAY ET DANIEL SENOVILLA HERNANDEZ

Affiliée à « Littératures de Dacres », la collection « Ces récits qui viennent », se propose d'accueillir des récits autour du processus des migrations. Les acteurs et actrices des migrations auront eux-mêmes la parole. Il s'agira de prendre acte que ces récits peuvent apporter quelque chose de nouveau à la littérature et que la littérature peut apporter à ses auteurs une forme d'expression et de partage non conditionnée par les multiples enjeux de la vie en exil.

ISBN : 979-10-92247-96-1



· Livre broché 86 pages
 illustré de dessins originaux
 d'Eddy Vaccaro
 · Format : 12,5 x 19 cm
 · Prix : 12 €
 (11,37 € HT, TVA 5,5 %)

Disponible en librairie ou sur commande

- Pour les particuliers :
 commande sur
www.lalibrairie.com
www.dacres.fr

- Pour les libraires :
 commande sur
www.lageneraledulivre.com
www.dacres.fr

DACRES éditions
 33, rue Galilée
 75116 PARIS

dacreseditions@dacres.fr

MARS 2020

DACRES éditions

SAS au capital de 10 000 euros - RCS Paris B 789 729 498 - NAF 5811Z
 33, rue Galilée 75116 PARIS - Tél. 01 44 43 54 38 - Fax 01 47 23 68 14
www.dacres.fr

Mais la production d'un « savoir » presque documentaire n'enlève rien à l'élégance littéraire et c'est avec une sensibilité et une lucidité surprenantes chez un jeune garçon en construction que Stephen Ngatcheu extériorise ses sentiments et partage ses réflexions liées à son expérience de la vie en mobilité :

« Parfois, il suffit de sortir de la maison à pied, prendre son vélo, sa moto, sa voiture, ou autre... et l'on rentre chez soi. Puis un jour, on ne revient plus jamais.

Que recherchons-nous ? Il est où le bonheur ? Que ressent-on, quand on sort du Cameroun, de sa maison, de son quartier, la tête en l'air, sans programme, dans le but de faire quelques pas, de libérer son cœur, de fuir la guerre, de fuir des menaces, la souffrance, et qu'on se retrouve, quelques temps plus tard, en France ?

On laisse derrière soi sa famille, ses amis, son quartier natal. De l'autre côté du mur, on se voit trop jeune, trop faible pour travailler et pour avoir de quoi manger. Dès cet instant, on pense à sa mère. Hélas elle n'est plus là. Quelle douleur ! On imagine ce qu'elles pensent nos mamans et elles, en retour, devinent ce qu'on vit. Tous les jours qui passent, elles ne cessent de prier pour nous. Heureusement, on finit toujours par trouver des cœurs justes, une famille, des amis, partout où on se trouve.

Je suis arrivé dans cette ville comme un voleur, sans être invité, sans aucune famille pour m'accueillir, sans savoir où j'allais passer la nuit ».

Extrait de *Chez moi ou Presque* (2020), S. Ngatcheu (pp. 43-44)

Ce numéro cinq de la revue *Jeunes et Mineurs en Mobilité* réaffirme ainsi notre engagement d'offrir un espace libre et inconditionnel à l'expression de la parole des jeunes migrants. En février 2019, un appel à contributions a été diffusé pour inviter ces jeunes, ainsi que les éducateurs, les travailleurs sociaux et les citoyens qui les accompagnent, à partager leurs productions dans de multiples formats (récits, poèmes, photos, dessins...) et différentes langues.

Nous publions ainsi dans ce numéro une douzaine de ces contributions dont la richesse éclectique fait écho à la diversité des expériences migratoires juvéniles, certaines en français, d'autres en

los nuevos retos y obstáculos institucionales para llegar a Europa, y también la perseverancia, la resistencia, la fuerza de voluntad y la solidaridad y el apoyo recibidos para lograr reconstruir una vida normal en un nuevo contexto.

Pero la producción de un «saber» casi documental no impide la elegancia literaria y es con una sorprendente sensibilidad y lucidez en un joven todavía en construcción que Stephen Ngatcheu expresa sus sentimientos y comparte sus reflexiones en relación con su experiencia de vida en movimiento:

«Cuando sales de casa, coges tu bicicleta, tu moto, tu coche, lo que sea, sabiendo que puedes volver a tu hogar. Pero un día, resulta que no vuelves nunca más.

¿Qué estamos buscando? ¿Dónde está la felicidad? ¿Qué sentimos cuando dejamos nuestro país, nuestra casa, nuestro barrio, con la cabeza alta, sin ningún plan, para liberar nuestro corazón, para huir de la guerra, para huir de las amenazas, del sufrimiento, y que nos encontramos, un tiempo después, en Francia?

Dejamos atrás a nuestra familia, nuestros amigos, nuestro vecindario. Al otro lado del muro, nos vemos demasiado jóvenes, demasiado débiles para trabajar y poder conseguir algo para comer. En ese momento, pensamos en nuestra madre. Desgraciadamente, ella ya no está allí. ¡Qué dolor! Imaginamos lo que nuestras madres piensan y ellas, a su vez, adivinan por lo que estamos pasando. Todos los días, invariablemente, rezan por nosotros. Por suerte, siempre terminamos encontrando personas de buen corazón, una familia, unos amigos, dondequiera que estemos.

Llegué a esta ciudad como un ladrón, sin ser invitado, sin una familia que me acogiera, sin saber dónde iba a pasar la noche».

Extracto de *Chez moi ou Presque* (2020), S. Ngatcheu (pp. 43-44)

Este quinto número de la revista *Jeunes et Mineurs en Mobilité* reafirma por tanto nuestro sólido compromiso de ofrecer un espacio libre e incondicional para la expresión de la voz de los jóvenes migrantes. En febrero de 2019 difundimos una convocatoria invitando a estos jóvenes, así como a los educadores, los trabajadores sociales y las personas que los acompañan, a compartir sus producciones en diferentes idiomas y múltiples

espagnol ou en version bilingue espagnol-français. Elles incluent notamment un récit d'expérience migratoire en zone frontalière dans l'enclave de Ceuta (« À la première personne » d'Alseny Diallo) ; une ode et proclamation de soutien et de courage à la jeunesse du monde (« Nous pouvons » de Stephen Ngatcheu) ; le témoignage d'un jeune mauritanien installé en Espagne déterminé à mener à bien un projet sportif et solidaire dans son pays d'origine (« Un rêve – presque – devenu réalité » d'Ousmani Traoré) ; un appel poétique à la solidarité, à la fraternité et à l'amour (contribution éponyme, Patricio Bernardo Freitas) ; une élégie justifiant du caractère presque inéluctable de la migration juvénile dans certains contextes (« Imaginez » d'Issiaga Bah) ; un récit de l'expérience de l'errance et de la vie à la rue en France par un adolescent avant sa prise en charge par l'aide sociale à l'enfance (« Bienvenue en France » de C.) ; le récit du parcours migratoire d'un jeune marocain aujourd'hui épanoui en Espagne (« L'histoire de Hamid ») ; une analyse des effets sur les personnes migrantes des politiques européennes sur le continent africain (« Hablando de inmigración e igualdad » de Habib Diallo) ; un billet dénonçant les conditions d'accueil des personnes migrantes en Espagne et en Europe (« Así sigue Europa tratando a los africanos » d'Alseny Diallo qui signe sa deuxième contribution au numéro) ; un hommage poétique à la figure maternelle (« Hommage à Ba Maliba » de Sidi Camara) ; des extraits inédits d'un livre à paraître écrit par Luciano Tanger 1997 qui retracent une part de son parcours migratoire jusqu'au Pays Basque espagnol (Luciano Tanger 1997) ; et, enfin, deux contributions de Mohamed Fadiga qui sous forme de poésie et de rap rend hommage à sa mère disparue puis dénonce le mépris des personnes originaires du continent africain et installées de longue date en France envers les jeunes migrants primo-arrivants considérés comme des « blédards » (« À ma maman : Djenaba Camara » et « Blédard blindé » de Mohamed Fadiga).

Cette belle palette de contributions est complétée par un article de Cléo Marmié qui analyse avec finesse le roman *Boza !* (Cabrel & Longueville, 2020) cité *supra* et écrit à quatre mains en Bretagne par un adolescent camerounais et son hébergeur solidaire, retraçant le parcours migratoire de Petit Wat depuis la banlieue de Douala (Cameroun) jusqu'à Quimper (France). En écho à la ligne éditoriale de ce numéro, l'article s'attache à explorer la dimension sociologique

formatos (cuentos, poemas, fotos, dibujos...).

Proponemos por tanto una docena de estas contribuciones, algunas en francés, otras en español o en versión bilingüe español-francés, cuya riqueza ecléctica es representativa de la diversidad de experiencias migratorias juveniles. Entre ellas figuran el relato de una experiencia migratoria en la zona fronteriza del enclave de Ceuta («En primera persona», de Alseny Diallo); una oda y una proclamación de apoyo y coraje a la juventud («Podemos», de Stephen Ngatcheu); el testimonio de un joven mauritano residente en España decidido a llevar a cabo un proyecto deportivo y solidario en su país de origen («Un sueño - casi - hecho realidad», de Ousmani Traoré); una llamada poética a la solidaridad, la fraternidad y el amor (contribución homónima, Patricio Bernardo Freitas); una elegía que justifica la casi inevitabilidad de la migración de los jóvenes en determinados contextos («Imaginense» de Issiaga Bah); un relato de la experiencia de un adolescente que deambulaba por las calles de Francia antes de ser atendido por la protección de la infancia («Bienvenido en Francia» de C.); un relato del viaje migratorio de un joven marroquí actualmente establecido en España («La historia de Hamid); un análisis de los efectos de las políticas europeas en el continente africano («Hablando de inmigración e igualdad», de Habib Diallo); un escrito de denuncia de las condiciones de acogida de los migrantes en España y Europa («Así sigue Europa tratando a los africanos», de Alseny Diallo); un homenaje poético a la figura materna («Hommage à Ba Maliba» de Sidi Camara); extractos inéditos de un libro de próxima aparición escrito por Luciano Tángier 1997 que relata parte de su viaje migratorio hasta el País Vasco español (Luciano Tángier 1997); y, por último, dos contribuciones de Mohamed Fadiga que, en forma de poesía y rap, rinde homenaje a su madre recientemente desaparecida y denuncia asimismo el desprecio de ciertos jóvenes de origen africano establecidos durablemente en Europa hacia los jóvenes migrantes recién llegados a quienes consideran como «pueblerinos» («À ma maman : Djenaba Camara» y «Blédard blindé» de Mohamed Fadiga).

Este conjunto de contribuciones se completa con un artículo de Cléo Marmié que analiza pertinentemente y en detalle la novela *¡Boza!* (Cabrel & Longueville, 2020), escrita por un adolescente camerunés y la persona que le acoge en su domicilio en Bretaña. El libro relata el viaje migratorio de Petit Wat desde los suburbios de

de cet objet littéraire à la lisière entre fiction et autobiographie. La jeune chercheuse y interroge ainsi la part de dicible de l'aventure migratoire et met en lumière ce que le romanesque apporte aux sciences sociales, et ce que les sciences sociales dévoilent du romanesque.

Enfin, le numéro s'achève, dans la rubrique *Lu, Vu et Entendu*, sur la présentation d'un impressionnant document vidéo réalisé par de jeunes migrants à Ceuta (*La vida del inmigrante*, 2018) qui offre une immersion intime dans le quotidien de l'enclave espagnole au Nord du Maroc.

En ouvrant donc un espace d'expression aux jeunes en migration, ce numéro de *Jeunes et Mineurs en Mobilité* a pour vocation de nourrir une réflexion méthodologique qui tient compte de la complexité et de la part d'indicible des expériences migratoires. En suivant le fil de la production narrative des jeunes, en acceptant de ne pas contrôler ce qui est dit et ce qui est tu (Kohli, 2005, 2009), il ne s'agit plus pour le chercheur de démêler le vrai du faux en « déjouant » les présentations de soi dans les discours juvéniles, mais d'interroger les conditions sociales qui conduisent les jeunes à façonner et protéger l'épaisseur de leurs parcours de vie et de leurs bifurcations biographiques. La prise en compte des reconstructions littéraires ou artistiques des expériences migratoires juvéniles – autonomes (à l'instar des témoignages réunis dans le présent numéro et du livre *Chez moi ou Presque*) ou assistées (à l'instar du roman *Boza !* et du court-métrage *La vida del inmigrante*) – participe à la réinvention d'une posture éthique qui, sans rien enlever à la rigueur et à l'efficacité scientifiques, éclaire, complète et questionne la démarche d'enquête et ses résultats.

À charge dès lors aux chercheurs de donner la parole aux jeunes !

Douala (Camerún) hasta Quimper (Francia). En línea con esta editorial, el artículo pretende explorar la dimensión sociológica de esta producción literaria que se sitúa en la frontera entre la ficción y la autobiografía. La joven investigadora se interroga sobre los aspectos revelados y ocultos de la aventura migratoria y destaca lo que la novela aporta a las ciencias sociales y lo que las ciencias sociales pueden revelar sobre su contenido.

Finalmente, el número concluye con la presentación de un impresionante documental producido por jóvenes inmigrantes en Ceuta (*La vida del inmigrante*, 2018) que ofrece una inmersión íntima en su vida cotidiana en este enclave español en el norte de Marruecos.

Al abrir un espacio de expresión para los jóvenes en situación de migración, este número de *Jeunes et Mineurs en Mobilité* pretende alimentar una reflexión metodológica que tenga en cuenta la complejidad y lo inenarrable de las experiencias migratorias. Siguiendo el hilo de la producción narrativa de estos jóvenes, aceptando no poder controlar lo que nos dicen y lo que no nos dicen (Kohli, 2005, 2009), no se trata de que el investigador identifique lo que es verdadero y lo que es falso en las auto-presentaciones juveniles, sino de cuestionar las condiciones y circunstancias sociales que llevan a los jóvenes a reelaborar y a proteger el secreto de sus trayectorias vitales y de sus bifurcaciones biográficas. El hecho de tener en cuenta las reconstrucciones literarias o artísticas de experiencias migratorias juveniles – ya sean producidas de forma autónoma como la mayoría de contribuciones recogidas en este número y el libro *Chez moi ou presque*, o de forma asistida como la novela *¡Boza!* y el cortometraje *La vida del inmigrante* – contribuye a la reinención de una postura ética que, sin menoscabar el rigor y la eficacia científica, aporta claridad, completa y cuestiona el proceso de investigación y sus resultados.

Por tanto, ¡nuestra labor de investigadores implica dar la palabra a los jóvenes migrantes!

RÉFÉRENCES / REFERENCIAS

ALLISON, J., PROUT, A. (1997), *Constructing and Reconstructing Childhood: Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*, Routledge, 280 pages.

BRICAUD, J. (2006), *Les mineurs isolés face au soupçon*, in *Plein droit*, 3 (n° 70), pp.23-27.

CABREL, U., LONGUEVILLE, É. (2020), *Boza !*, Éditions Philippe Rey, 379 pages.

CHASE E., OTTO L., BELLONI M., LEMS A. & WERNESJÖ U. (2019), *Methodological innovations, reflections and dilemmas: the hidden sides of research with migrant young people classified as unaccompanied minors*, in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol.46 (2), pp. 457-473.

DANIC, I., DELALANDE, J. & RAYOU, P. (2006), *Enquête auprès d'enfants et de jeunes : objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 215 pages.

GAVARINI, L. (2001), *La passion de l'enfance, Filiation, procréation et éducation à l'aube du XXI^e siècle*, Paris : Denoël, 418 pages.

KAUKKO, Mervi (2015), *The P, A and R of participatory action research with unaccompanied girls*, in *Educational Action Research* vol. 24, pp.1-17.

KOHLI, R. KS. (2005), *The sound of silence: Listening to what unaccompanied asylum-seeking children say and do not say*, in *British Journal of Social Work*, vol. 36 (5), pp. 707-721.

KOHLI, R. KS. (2009), *Understanding silences and secrets in working with unaccompanied asylum seeking children*, in Thomas, N. (ed.) *Children, politics and communication*, Bristol Policy Press, pp. 107-122.

KUMIN, J. (2014), *The heart of the matter. Assessing credibility when children apply for asylum in the European Union*, United Nations High Commissioner for Refugees, 197 pages.

LENETTE, C. (2019), *Arts-Based Methods in Refugee Research: Creating Sanctuary*, Springer, 240 pages.

NGATCHEU, S. (2020), *Chez moi ou presque*, Éditions Dacres, 85 pages.

PAGIS, J., SIMON, A. (2020), *Introduction : Du point de vue des enfants*, in *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, vol. 146, pp. 7-15.

PATÉ Noémie (2018), *L'accès - ou le non accès - à la protection des mineur.e.s isolé.e.s en situation de migration*, Thèse pour l'obtention du grade de Docteur en Sociologie, Paris Nanterre, 17 décembre 2018, 623 pages.

RAZY, É., RODET, M. (2011), *Les migrations africaines dans l'enfance, des parcours individuels entre institutions locales et institutions globales*, in *Journal des africanistes*, vol. 81, n° 2, pp. 5-48.

SIGONA N. (2014), *The Politics of Refugee Voices: Representations, Narratives, and Memories*, in Elena Fiddian-Qasmiyeh, Gil Loescher, Katy Long, Nando Sigona (eds.), *The Oxford Handbook of Refugee and Forced Migration Studies*, Oxford University Press, pp. 369-382.

SIROTA, R. (ed.) (2006), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 325 pages.



Crédit : Eddy Vaccaro

L'objectif de cette rubrique est d'ouvrir un espace d'expression aux jeunes ayant fait l'expérience de la migration et favoriser leur appropriation de celui-ci en publiant leurs productions pouvant revêtir des formes variées (écrits, photos, dessins, vidéos, etc.) Ce faisant, l'intérêt est d'impliquer les jeunes migrants au cœur de la réflexion dont ils font l'objet pour s'extraire de l'écueil consistant à transmettre et diffuser des connaissances 'par' les adultes et 'pour' les adultes uniquement.

En primera persona

ALSENY DIALLO

Finalmente, después de diez meses de residencia en el Centro de Estancia Temporal de Inmigrantes (CETI) de la Ciudad Autónoma de Ceuta, ahora estoy en la Península. Dios me dio la valentía para ser paciente y el coraje para seguir luchando para algún día poder hacer realidad mis proyectos y mis sueños. Ahora estoy en la Península desde hace unas semanas y parece que estoy un poco más cerca de conseguirlo y eso me hace estar feliz y esperanzado.

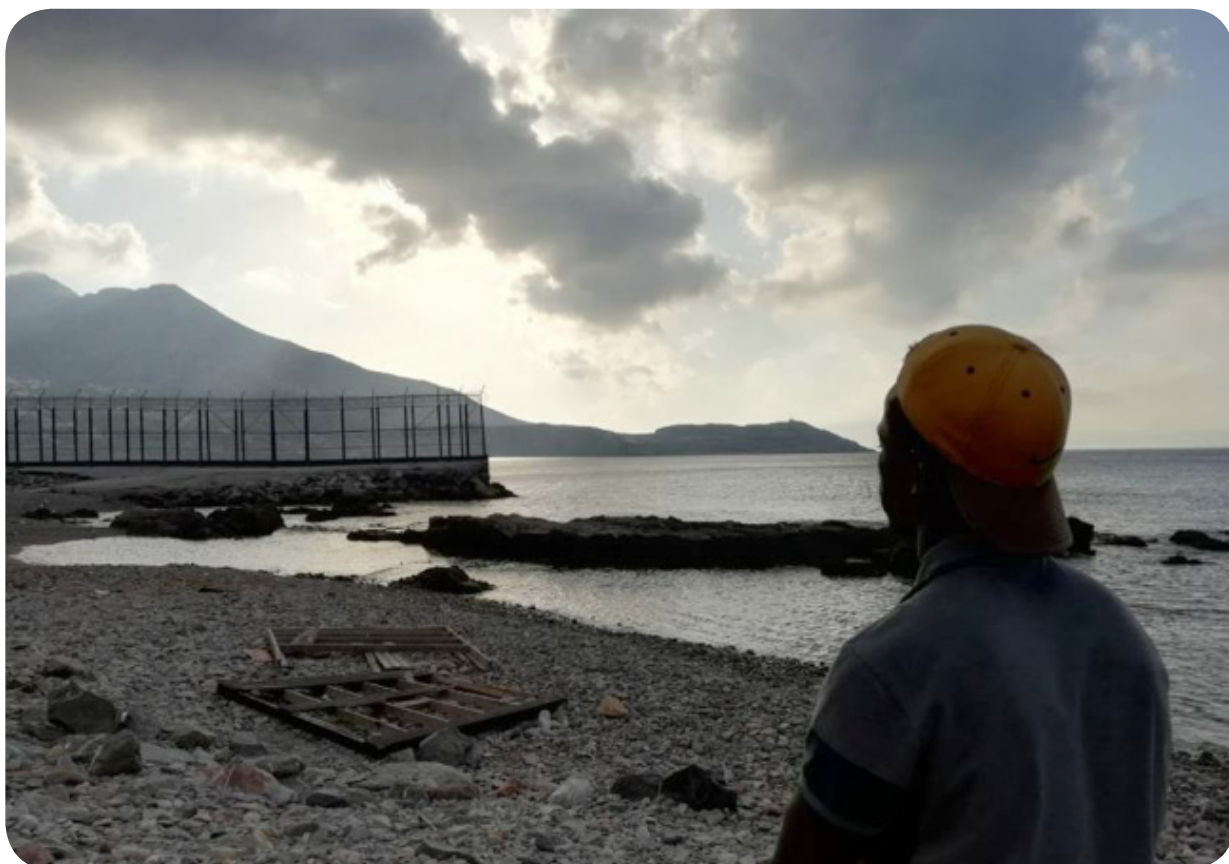
A pesar de los momentos difíciles que he pasado en Ceuta, mi tiempo en el CETI me ha enseñado muchas cosas, me ha dado toda una lección de vida, y tanto los momentos como las personas que conocí durante mi estancia allí serán imposibles de olvidar. He tenido la suerte de conocer a muchas personas buenas allí y ahora puedo decir que ellos se han convertido en una familia para mí.

À la première personne

ALSENY DIALLO

Enfin, après dix mois de résidence au Centre de Séjour Temporaire des Immigrants (CETI) de la ville autonome de Ceuta, je suis maintenant dans la Péninsule. Dieu m'a donné la force d'être patient et le courage de continuer à me battre pour qu'un jour mes projets et mes rêves deviennent réalité. Je suis dans la Péninsule depuis quelques semaines à présent et on dirait que je suis chaque jour un peu plus proche de les concrétiser, et cela me rend heureux et plein d'espoir.

Malgré les moments difficiles que j'ai passés à Ceuta, mon séjour au CETI m'a appris beaucoup de choses, m'a donné une leçon de vie et je ne pourrai jamais oublier ni les moments ni les personnes que j'y ai rencontrés pendant mon séjour. J'ai eu la chance d'y rencontrer beaucoup de gens bien et aujourd'hui je peux dire qu'ils sont devenus une famille pour moi.



Mi nombre es Diallo Alseny, tengo 20 años, soy guineano, y el 23 de agosto de 2018 fue un día inolvidable para mí, porque por segunda vez, vi a más de 116 personas cruzar la valla de Ceuta, que separa Marruecos de España o, si se me permite decirlo así, el límite que separa a África de Europa.

Todo comenzó por la mañana, alrededor de las 9h.15, cuando me dirigía al lugar de oración, porque ese día coincidió con una festividad musulmana. El Imam comenzó a predicar, y unos minutos después, vi en la distancia a un grupo de personas corriendo. Al poco tiempo, vi salir a la policía, a la Cruz Roja y a un grupo de periodistas precipitadamente detrás de ellos.

Después de que la celebración terminara, salí para enterarme de lo que sucedía, vi rastros de sangre en el camino, ropas rotas y zapatos de todo tipo tirados por la calle, entonces le pregunté a un chico joven: "¿qué ha pasado aquí?". Él me dijo "hay un grupo de inmigrantes jóvenes que han cruzado la valla, son ellos los que acaban de pasar gritando 'Boza, Boza'".

Entonces, fui al centro donde estudiaba todas las mañanas en Ceuta, que estaba cerca, y allí pude ver a mis amigos españoles que compartían las mañanas con nosotros en el centro y nos daban cursos de castellano, de informática... Allí ellos me preguntaron cómo había ido nuestra celebración y estuvimos hablando sobre ello un largo rato. Mientras hablábamos, alrededor de las 9h50, volví a oír gritos de 'Boza, Boza'. Todos salimos corriendo a la puerta del centro y allí vi lo que pasaba. Pude ver a muchas personas que estaban gravemente heridas en sus pies, manos, barriga, y que tenían las ropas rotas, y otras personas que tenían dificultades hasta para caminar. No podía creer lo que veía porque justo un par de semanas antes ya había habido otro salto masivo, no se esperaba otro tan pronto. Pregunté a uno de ellos cuántos eran, cuántos habían conseguido pasar la valla. El chico joven al que pregunté me dijo que eran un grupo bastante numeroso y me preguntó si sabía dónde estaba el CETI y si podía acompañarlos allí. Aunque debía estar en el centro en el que estudiaba todas las mañanas como el resto de días, no pude dejarlos solos porque sabía lo desconcertados que estaban, yo también había pasado por esa situación unos meses atrás, así que fui al CETI con ellos.

Je m'appelle Diallo Alseny, j'ai 20 ans, je suis originaire de Guinée, et le 23 août 2018 a été pour moi un jour inoubliable car, pour la deuxième fois, j'ai vu plus de 116 personnes franchir la clôture de Ceuta, qui sépare le Maroc de l'Espagne ou, si je puis dire, la frontière qui sépare l'Afrique de l'Europe.

Tout a commencé un matin, aux alentours de 9h15, alors que je me rendais au lieu de prière, car ce jour coïncidait avec un jour férié musulman. L'imam a commencé à prêcher, et quelques minutes plus tard, j'ai vu un groupe de personnes courir au loin. Peu après, j'ai vu la police, la Croix-Rouge et un groupe de journalistes se précipiter derrière eux.

À la fin de la cérémonie religieuse, je suis sorti pour voir ce qu'il se passait, j'ai vu des traces de sang sur la route, des vêtements déchirés et des chaussures de toutes sortes jetées dans la rue, alors j'ai demandé à un jeune garçon : « Que s'est-il passé ici ? ». Il m'a répondu : « Il y a un groupe de jeunes migrants qui ont franchi la barrière, ce sont eux qui sont passés en criant 'Boza, Boza' ».

Alors je suis allé au centre où j'étudiais tous les matins à Ceuta, qui était tout près, et là j'ai pu voir mes amis espagnols qui passaient les matinées avec nous au centre et nous donnaient des cours d'espagnol, d'informatique... Là, ils m'ont demandé comment s'était passée notre cérémonie et nous en avons discuté longuement. Pendant que nous discutons, vers 9h50, j'ai encore entendu des cris de 'Boza, Boza'. Nous avons tous couru vers la porte du centre et là, j'ai vu ce qu'il se passait. J'ai pu voir beaucoup de personnes qui étaient gravement blessées aux pieds, aux mains, au ventre, et qui avaient des vêtements déchirés, certaines personnes avaient même du mal à marcher. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais parce qu'à peine quelques semaines plus tôt il y avait eu déjà eu un franchissement massif de la barrière, nous n'en attendions pas un nouveau de sitôt. J'ai demandé à l'un d'eux combien ils étaient, combien avaient réussi à passer la barrière. Le jeune garçon à qui j'ai posé la question m'a dit qu'il s'agissait d'un groupe assez important et m'a demandé si je savais où se trouvait le CETI et si je pouvais les y accompagner. Bien que j'aurais dû être au centre où, comme tous les matins, j'étudiais, je ne pouvais pas les laisser seuls car je savais combien ils devaient se sentir

Al llegar al CETI, tal como pasa siempre que hay un salto a la valla, todo el mundo estaba contento, había mucha alegría ese día allí, algunos lloraban de alegría, otros bailaban... Siempre que hay BOZA el CETI parece una fiesta. Los que acaban de llegar están felices porque por fin han podido dejar atrás los bosques marroquíes y porque ya están pisando territorio europeo y los residentes que ya llevan meses viviendo en el CETI están contentos porque si hay nuevas entradas significa que pronto ellos podrán cruzar el Estrecho e ir a la Península o a otros países europeos, o también porque de entre aquellos que han logrado saltar se encuentra algún hermano, amigos o compañeros de viaje. La alegría es desbordante los días de BOZA en el CETI, algo que contrasta mucho con la monotonía que se suele vivir allí día a día.

Después de unas cuantas horas de alegría y euforia, comenzaron las cosas serias. Por un lado, la Cruz Roja brindó atención primaria a las personas que tenían lesiones; primero atendieron a los heridos más graves y después a los que tenían heridas más superficiales. Por otro lado, la policía y la guardia del CETI se ocuparon de mantener el orden.

Así fueron transcurriendo las cosas hasta las 6 de la tarde, cuando tuve que prepararme para ir al puerto de Ceuta donde iba a tomar un ferry para cruzar el Estrecho, ya que coincidió que este día fue el último de mi estancia en la ciudad de Ceuta. En principio mi partida y la de otros compañeros estaba prevista para el día siguiente pero los acontecimientos de la mañana precipitaron nuestra salida. Nos dirigimos al puerto con mucha alegría, pero al mismo tiempo con mucha tristeza, me invadía un sentimiento totalmente agrio, porque dejaba en Ceuta muchos buenos amigos, también iba a echar mucho de menos a mis profesores y profesoras y a muchos de mis compañeros del CETI que aún tenían que esperar allí un tiempo hasta poder ir a la Península... Me sentía muy triste por todo esto, pero no tenía otra opción. Tenía que hacerlo, seguir adelante, coger ese barco y seguir mi camino, al fin y al cabo no era un adiós, solo un "hasta pronto".

Al llegar a Jerez de la Frontera, mi primer destino en la Península, recibí un mensaje de un amigo que me decía "hay mucha policía en el CETI y a los recién llegados los han llamado a todos y los han metido

perdus et déboussolés, j'étais moi-même passé par là quelques mois auparavant, et je les ai donc accompagnés au CETI.

À notre arrivée au CETI, comme à chaque fois qu'il y a un passage de la frontière, tout le monde était heureux, il y avait beaucoup de joie ce jour-là, certains pleuraient de bonheur, d'autres dansaient... À chaque fois qu'il y a un BOZA, le CETI ressemble à une fête. Ceux qui viennent d'arriver sont heureux parce qu'ils laissent derrière eux les forêts marocaines et parce qu'ils foulent enfin le territoire européen, et les résidents qui vivent au CETI depuis des mois sont heureux parce que s'il y a de nouvelles entrées, cela signifie qu'ils pourront bientôt traverser le détroit et rejoindre la péninsule ibérique ou d'autres pays européens, ou encore parce que parmi ceux qui ont réussi à sauter la barrière il y a un frère, des amis ou des compagnons de voyage. La joie est débordante les jours de BOZA au CETI, et cela contraste fortement avec la monotonie qui y règne habituellement.

Après quelques heures de joie et d'euphorie, les choses sérieuses ont commencé. D'un côté, la Croix-Rouge a fourni les premiers soins aux personnes blessées ; elle a d'abord traité les blessés les plus graves, puis ceux dont les blessures étaient plus superficielles. De l'autre côté, la police et les gardiens du CETI se chargeaient de maintenir l'ordre.

C'est ainsi que les choses se sont passées jusqu'à 18 heures, quand j'ai dû me préparer à aller au port de Ceuta où j'allais prendre un ferry pour traverser le détroit, car il se trouve que cette journée était la dernière de mon séjour dans la ville de Ceuta. À l'origine, mon départ et celui d'autres compagnons était prévu pour le lendemain, mais les événements de la matinée ont précipité notre départ. Nous sommes allés au port avec beaucoup de joie, mais en même temps avec beaucoup de tristesse, j'ai été submergé d'un sentiment doux-amer, parce que je laissais derrière moi beaucoup d'amis proches à Ceuta, ainsi que mes professeurs et beaucoup de mes compagnons du CETI qui eux devaient attendre encore longtemps avant de pouvoir traverser le détroit. Je me sentais très triste de tout ça, mais je n'avais pas d'autre choix. Il fallait que je le fasse, aller de l'avant, prendre ce bateau et continuer mon chemin, après tout ce n'était pas un adieu, juste un « à bientôt ».

en la sala del comedor que han cerrado y donde no permiten pasar a nadie". Después de leer ese mensaje comencé a preocuparme, nunca en los diez meses que estuve allí la policía había hecho eso con los recién llegados. Empecé a hacerme preguntas, ¿por qué hacía la policía eso? ¿qué había hecho esa gente para que les encerraran en el comedor? Estuve preocupado toda la noche, aquello no parecía que fuera a acabar bien.

Cuando me levanté a la mañana siguiente, el día 24 de agosto, abrí Twitter y me encontré con la noticia, "los inmigrantes que cruzaron la valla de Ceuta el día 23 de agosto han sido devueltos a Marruecos como resultado de una investigación y en aplicación de un acuerdo entre España y Marruecos del año 1992".

No podía creerlo, el corazón se me encogía solo de pensar en todo el sufrimiento que debían de estar pasando y en lo injusto que resultaba todo aquello. Recordaba lo difícil que es conseguir saltar la valla, pensaba en que algunos de ellos seguro llevaban meses o incluso años en el bosque de Castillejo, sin buenas condiciones de vida, luchando para conseguir comida y hasta agua, y aún peor, soportando la lluvia, el calor y el frío, a la intemperie. En el bosque, sin hogar, donde todos los días la policía marroquí los persigue con sus perros, donde son maltratados a veces hasta morir o son deportados a las ciudades o pueblos más alejados del país, con el objetivo de hacerles perder la esperanza y desistir en su objetivo de llegar a Europa. Pensaba en cuando llegaron a las proximidades de la valla y encontraron el coraje y la determinación para saltar, después de caminar durante kilómetros y kilómetros, de subir montañas, de pasar días sin dormir, sin olvidar que la valla tiene sensores eléctricos de movimiento y ruido, cámaras, mallas que impiden meter los dedos para trepar, una alambrada con cuchillas y que la longitud estimada del perímetro fronterizo es de entre 6,3 m y 7 m de altura. Ellos entran en Ceuta pensando que todo eso ya había acabado para ellos, y en busca de nuevas oportunidades, y se encuentran que de manera totalmente injusta y arbitraria y con total frialdad, a las 24 horas el gobierno español les devuelve a todos a Marruecos por "violentos". Pero, ¿qué hay más violento que una valla con cuchillas?, ¿qué hay más violento que considerar a alguien "ilegal"? No hay palabras para expresar como me sentí y como me siento ante tal injusticia y ante tal atrocidad, no hay palabras. Yo

Lorsque je suis arrivé à Xéres (Jerez de la Frontera), ma première destination dans la Péninsule, j'ai reçu un message d'un ami qui m'a dit : « Il y a beaucoup de policiers au CETI et les nouveaux arrivants ont tous été appelés et enfermés dans la salle à manger et ils n'y autorisent l'accès à personne ». Après avoir lu ce message j'ai commencé à m'inquiéter, jamais pendant les dix mois que j'avais passé là-bas la police n'avait traité ainsi les nouveaux arrivants. J'ai commencé à me poser des questions, pourquoi la police faisait-elle cela ? Qu'avaient fait ces gens pour se faire enfermer dans la salle à manger ? J'ai été inquiet toute la nuit, un tel événement n'annonçait rien qui vaille.

Lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, le 24 août, j'ai ouvert Twitter et j'ai découvert la nouvelle : « Les migrants ayant franchi la barrière de Ceuta le 23 août ont été renvoyés au Maroc à la suite d'une enquête et en application d'un accord conclu entre l'Espagne et le Maroc en 1992 ».

Je n'arrivais pas à y croire, mon cœur se serrait en pensant à toute la douleur qu'ils devaient ressentir et à l'injustice qu'ils subissaient. Je me suis rappelé combien il était difficile de franchir la clôture, j'ai pensé que certains d'entre eux étaient probablement dans la forêt de Fnideq (Castillejo) depuis des mois, voire des années, dans des conditions de vie précaires, luttant pour trouver de la nourriture et même de l'eau, et, pire encore, bravant la pluie, la chaleur et le froid, à la merci des intempéries. Dans la forêt, sans toit, où chaque jour la police marocaine les poursuit avec leurs chiens, où ils sont maltraités parfois jusqu'à la mort ou déportés vers les villes ou les villages les plus éloignés du pays, dans le but de leur faire perdre espoir et de les faire renoncer à leur objectif d'atteindre l'Europe. J'imaginai le moment où ils avaient dû arriver à proximité de la clôture et y ont trouvé le courage et la détermination de sauter, après avoir marché pendant des kilomètres et des kilomètres, escaladé des montagnes, passé des jours sans dormir, sans oublier que la clôture est équipée de capteurs électriques de mouvement et de bruit, de caméras, de grillages qui empêchent de s'y agripper pour grimper, d'une clôture en barbelés et que la barrière sécurisée est estimée entre 6,3 et 7 mètres de hauteur. Ils entrent à Ceuta en pensant que tout cela est derrière eux, à la recherche de nouvelles opportunités, et découvrent finalement que de manière totalement

solo me preguntaba una y otra vez ¿cómo podían haber antepuesto el dinero pagado por Europa al respeto de la dignidad de sus propios hermanos y hermanas? Va a resultar cierto aquello de que es más libre el dinero que la gente.

No podría terminar este texto sin rendir homenaje a todos mis hermanos y hermanas que perdieron la vida en el camino, ya sea en las costas marroquíes o en las españolas, ya sea en el desierto, y a todas esas personas buenas y valientes que luchan mano a mano con nosotros frente a estas injusticias día a día. Como inmigrantes sabemos de primera mano, porque así lo hemos vivido, que la ley nunca fue la misma para todos, porque día tras día la ley se olvida de nosotros. Todo el mundo dice que todos somos iguales ante la ley, pero la ley se olvida todos los días de jóvenes como Moumini Traore, que con tan sólo 16 años ha sido asesinado por la policía marroquí en las brutales redadas que se están llevando a cabo en Marruecos estas últimas semanas. La ley también se olvida de los inmigrantes encarcelados injustamente en los CIE's (centros de internamiento), de los que son deportados de vuelta a sus países sin razón, y de los que día sí y día también mueren en el mar en la más frívola indiferencia.

Pero todas estas injusticias no son motivos para rendirse sino al contrario son motivaciones para seguir luchando con más fuerza y con más determinación. **Porque migrar es un derecho, no un delito y nunca me cansaré de defenderlo.**

Y es que, si una cosa tengo clara, es que podrán matarnos, torturarnos y despreciarnos, pero lo que no podrán hacer nunca es llevarse por la fuerza **nuestra dignidad.**

Boza amigos!

injuste et arbitraire et avec une froideur terrible, après 24 heures, le gouvernement espagnol les renvoie tous au Maroc pour «violence». Mais quoi de plus violent qu'une clôture avec des lames, quoi de plus violent que de désigner quelqu'un comme « illégal » ? Il n'y a pas de mots pour exprimer ce que j'ai ressenti et ce que je ressens face à une telle injustice et atrocité, il n'y a pas de mots. Je me demandais seulement, encore et encore, comment ont-ils pu faire passer l'argent versé par l'Europe avant le respect de la dignité de leurs propres frères et sœurs ? Il est dès lors prouvé que l'argent est plus libre que les gens.

Je ne pourrais pas terminer ce texte sans rendre hommage à tous mes frères et sœurs qui ont perdu la vie en chemin, tant sur les côtes marocaines ou espagnoles que dans le désert, et à toutes ces personnes honnêtes et courageuses qui main dans la main avec nous luttent quotidiennement contre ces injustices. En tant que migrants, nous sommes bien placés pour savoir, parce que nous l'avons vécu, que la loi n'a jamais été la même pour tout le monde et que jour après jour le droit nous oublie. Tout le monde dit que nous sommes tous égaux devant la loi, mais la loi oublie tous les jours des jeunes comme Moumini Traore qui, âgé d'à peine 16 ans, a été tué par la police marocaine lors des violentes rafles qui ont sévi au Maroc ces dernières semaines. La loi oublie également les migrants injustement emprisonnés dans les CRA (centres de rétention administrative), ceux qui sont renvoyés dans leur pays sans raison, et également ceux qui, jour après jour, meurent en mer dans la plus grande indifférence.

Mais toutes ces injustices ne sont pas des raisons pour abandonner ; au contraire, ce sont des motivations pour continuer à lutter avec encore plus de force et de détermination. Parce que migrer est un droit et non un crime, et que je ne me lasserai jamais de le défendre.

Et si je suis sûr d'une chose, c'est qu'ils pourront nous tuer, nous torturer et nous mépriser, mais ils ne pourront jamais nous arracher par la force **notre dignité.**

Boza les amis !

Nous pouvons

STÉPHEN NGATCHEU

Il y a une marée dans les affaires des hommes. Aujourd'hui la marée est haute et je pense que nous avons un devoir envers les hommes. Le devoir d'écouter, d'aider, de se détendre, de partager notre joie. Chaque jour est une corvée. Le compte à rebours a commencé. N'ayons pas peur de partager avec le monde. Les chances sont rares et il faut les saisir. La vie ne nous doit rien.

William Shakespeare a écrit : « Aime tout le monde. Tout est bien qui finit bien ». Augmentons nos chances de réussir. Le présent doit regarder le passé sans arrogance, car c'est de lui que nous nous sommes inspirés pour avancer. L'instant présent compte. De toutes les armes qu'on utilise, il n'y en a pas de plus puissante que l'esprit. Il nous protège de l'ennemi. Nous passons nos vies à lutter pour conserver ce à quoi on tient pour toujours. Mais nos souvenirs sont bercés par des illusions qui nous empêchent de comprendre la réalité.

Il n'y a aucune fierté à se retirer de la vie qu'on a vécue. Il y a des moments où nous sommes confrontés à des situations les plus difficiles. Il suffit de garder en soi que nous ne sommes rien d'autre que des mortels, afin que personne ne puisse se réjouir de notre mort ou de la souffrance de la terre. La vie est si paisible et le temps est si doux, calme. L'air est si agréable. Arrêtons de laisser couler les larmes.

Ayons du courage, même si ce n'est pas quelque chose d'évident. On peut avoir du courage pour une mauvaise idée ou une erreur, mais on ne doit pas remettre des adultes en question, que ce soit son coach, son professeur ou ses parents : car ce sont eux qui font les règles. Peut-être savent-ils ce qui est mieux ? Mais peut-être que non. Ça dépend surtout de qui l'on est et d'où l'on vient. Il y en a beaucoup qui abandonnent dans la vallée de la mort. Voilà pourquoi le courage nous joue des tours.



Doit-on toujours faire ce que les autres nous disent de faire ? Parfois on ne sait même pas pourquoi on fait quelque chose. En effet, n'importe quel fou peu avoir du courage. Mais l'Honneur ! Voilà la vraie raison qui nous pousse à agir ou pas. C'est ce qui définit qui nous sommes ou peut-être ce que nous voudrions être. Si on meurt pour quelque chose à laquelle on croit, alors on a de l'honneur et du courage. Et ça c'est plutôt bien ! Parfois quand une situation est désespérée, la loyauté s'installe. Dans la vie, il y a un temps pour tout : un temps pour naître et grandir, un temps pour aimer.

Voici venu le temps de porter mon message. Pas uniquement pour des migrants, mais aussi pour tous les jeunes en difficulté qui œuvrent pour un monde nouveau, une situation de vie stable... Nous pouvons ! Nous pouvons réussir si nous en avons la volonté. Pouvoir et vouloir sont des amis, presque de la même famille. Même s'ils n'ont aucun lien. C'est comme avoir deux familles dans la vie. L'une où tu nais, et l'autre que tu choisis. Ils n'abandonnent jamais et se battent jusqu'à vaincre. Ils ne déposent jamais les armes. Ils tirent leur force de l'espoir et de la vie.

J'en suis un exemple, forgeant mon présent en m'appuyant sur mon passé : noué par la corde, bloqué entre 4 coins du mur, perdu au milieu de la mer... un passé qui me sert à bondir, grandir, voir la vie avec un autre œil. Celui de la réussite et de l'espérance. Et plus tard, servir d'exemple pour les autres.

Souviens-toi mon frère, souviens-toi ma sœur, tu n'es pas né pour être dernier. Tu es né pour suivre ton destin sans porter préjudice à quiconque.

Il y a une fleur qui pousse dans le noir, pas loin de nous. Elle aimerait ne pas exister. Elle mérite d'être célébrée. Et toi ! Tu es l'une de ses fleurs.

.

Un sueño (casi) hecho realidad

OUSMANI TRAORÉ

Me llamo Ousmani Traoré, tengo 25 años, y soy campeón de España de Muay-Thai profesional en la categoría de 78 kg.

Llegué a Canarias desde Mauritania en patera hace once años, vestido con la camiseta de Fernando Torres, mi ídolo desde niño. Ya entonces mi sueño era ayudar a familia y a mi gente que se quedó en mi tierra. Hace un año, y gracias a la ayuda de los hermanos Diego y Alejandro Vázquez, del gimnasio de Ponferrada (León) Bierzo Fitness Mamba Gym donde trabajo y me entreno, he empezado a hacer mi sueño realidad: el año pasado creé la ONG Bierzo Demandana (Bierzo solidaridad) para intentar abrir una escuela de deporte en Ferení, mi pueblo mauritano cerca de la frontera con Malí.

Los inicios del proyecto han sido complicados. Hice este año un primer viaje a Mauritania para trasladar un 'container' con material solidario y también de construcción para poner los cimientos de la escuela. Pero pronto me di cuenta de las dificultades para 'cooperar' en África. Tuve que esperar bloqueado en Nuakchot varias semanas a que llegase el container y después pagar un montón de dinero para poder pasar la aduana y eso a pesar de que todo eran regalos para los niños de mi pueblo y material solidario. Eso sí, en Ferení se volvieron locos con la entrega de ropa, juguetes y material deportivo que llevamos. Era como si hubieran ido los reyes magos.

Pero el viaje me dejó claro que mi previsión inicial de diez mil euros para crear la escuela era demasiado corta. Creo que se necesitará finalmente el doble de dinero y me gustaría también que se implicasen empresas y políticos para que no me pongan obstáculos a la ayuda solidaria tanto en España como en Mauritania.

La escuela aportaría los valores del deporte, de la competitividad bien entendida y de la educación a los niños mauritanos. Reconozco que las cantidades

Un rêve (presque) devenu réalité

OUSMANI TRAORÉ

Je m'appelle Ousmani Traoré, j'ai 25 ans et je suis champion d'Espagne de boxe thaïlandaise Muay-Thai dans la catégorie des 78 kg.

Je suis arrivé aux Canaries depuis la Mauritanie dans une patera (embarcation) il y a onze ans, vêtu du maillot de Fernando Torres, mon idole depuis mon enfance. Déjà à l'époque, mon rêve était d'aider ma famille et mes proches restés au pays. Il y a un an, et grâce à l'aide des frères Diego et Alejandro Vazquez du gymnase de Ponferrada (León) Bierzo Fitness Mamba Gym où je travaille et où je m'entraîne, j'ai commencé à faire de mon rêve une réalité : l'année dernière, j'ai créé l'ONG Bierzo Demandana (Bierzo Solidarité) pour essayer d'ouvrir une école de sport à Féréní, mon village mauritanien à côté de la frontière avec le Mali.

Les débuts du projet ont été compliqués. Cette année, j'ai fait mon premier voyage en Mauritanie pour envoyer un container avec des dons solidaires et du matériel de construction pour construire les fondations de l'école. Mais je me suis vite rendu compte des difficultés de la «coopération» en Afrique. Bloqué à Nouakchott, j'ai dû attendre plusieurs semaines l'arrivée du container et ensuite payer beaucoup d'argent pour pouvoir passer la douane, alors que tout était destiné à être offert aux enfants de mon village. Et en effet, à Féréní, ils étaient fous de joie lors de la distribution des vêtements, des jouets et des équipements sportifs que nous avions apportés. C'était comme si les rois mages étaient arrivés.

Mais le voyage m'a fait comprendre que les dix mille euros que j'avais prévu pour construire l'école n'allaient pas suffire. Je crois qu'il faudra finalement le double et je voudrais également impliquer des entreprises et des hommes politiques tant en Espagne qu'en Mauritanie dans cette action solidaire pour éviter que de nouveaux obstacles n'empêchent sa mise en œuvre.

de dinero de las que hablo son abultadas, pero he visto que en el Bierzo y en España en general sois muy solidarios. En 2019 organizamos muchos eventos mediante los que conseguir dinero para el proyecto y ya estamos pensando en otros para 2020 como un campeonato de fútbol 7, otro de boxeo, de muay thai y un zumba fitness. La idea es hacer cuatro eventos durante el próximo año.

Con todas estas ayudas espero conseguir tenerlo todo listo pronto para culminar el proyecto. Ya sé que no es un camino fácil, pero no me rindo fácilmente. No soy nadie más que una persona más que sigue buscando un futuro mejor. Me considero un afortunado por todo lo que pasé y por todo lo que estoy pasando ahora y espero seguir creciendo en todos los aspectos de la vida. Quiero ayudarle a mi gente en todo lo posible.

Si queréis ayudar a este proyecto, podéis hacer una donación a la ONG. Os lo agradeceré mucho. Tenéis toda la información en la web de la asociación: <https://www.facebook.com/Bierzodemandana/>

L'école apporterait aux enfants mauritaniens les valeurs du sport, de la compétitivité bienveillante et de l'éducation. Je reconnais que les sommes dont je parle sont énormes, mais j'ai vu qu'à El Bierzo et en Espagne en général, les gens sont très solidaires. En 2019, nous avons organisé de nombreux événements pour collecter des fonds pour le projet et nous sommes en train d'en imaginer d'autres pour 2020 comme un championnat de football à 7, un championnat de boxe, un championnat de Muay Thai et un championnat de Zumba fitness. L'idée est d'organiser quatre événements au cours de l'année.

Grâce à ces soutiens, j'espère que tout sera bientôt prêt pour mener à bien le projet. Je sais que ce n'est pas un chemin facile, mais je n'abandonne pas facilement. Je ne suis rien de plus qu'une personne qui souhaite un avenir meilleur. Je me considère chanceux de tout ce que j'ai vécu et de tout ce que je vis maintenant et j'espère continuer à grandir et m'épanouir dans toutes les facettes de la vie. Je souhaite faire tout mon possible pour aider les miens.

Si vous voulez aider ce projet, vous pouvez faire un don à l'ONG. Je vous en serai particulièrement reconnaissant. Vous trouverez toutes les informations sur la page web de l'association : <https://www.facebook.com/Bierzodemandana/>



Ousmani con niños en Mauritania
Ousmani avec des enfants en Mauritanie



Ousmani en España antes del envío del
contenedor con material solidario
Ousmani en Espagne avant l'envoi du container
avec des dons solidaires



Ousmani se proclamó campeón de España de Muay Thai el 22 de junio de 2019 /
Ousmani est devenu champion d'Espagne de Muay Thai le 22 juin 2019

Appel à la Solidarité, à l'Amour et à la Fraternité

PATRICIO BERNARDO FREITAS

AVEC LE SOUTIEN DE CHARLÈNE LE MER

Médecins du monde, Nantes

Je suis un adolescent étonnant, originaire d'Angola, je m'intéresse à beaucoup de choses : la poésie, la littérature, le dessin mais aussi le football.

Le français n'est pas ma langue maternelle mais je l'ai très rapidement apprise et je la maîtrise au point d'écrire en français.

Les poèmes présentés ci-après sont un appel à la solidarité, à l'amour et à la fraternité.



Merci pour tout ma Mami

Merci de nous avoir amenée au monde maman.
Merci pour l'amitié et la complicité que pendant la vie,
qui tu nous adonne maman.

Merci de nous avoir transformé ces personnes de valeurs
que nous sommes aujourd'hui.
Merci de nous montrer le chemin et la vérité de la vie.

Merci pour la force que tu nous as donné maman.
Merci pour tout le chose que tu fais pour
nous dans la vie. Ce tellement de chose
que si on le couvrait de serait de million de merci.

Merci de m'avoir amenée au monde, même si c'est moulée
ta après tout tout merci le pendant maman.

En tout cas !!!

Ce tellement de merci que il ne rentre pas tous dans ce poème.
Merci pour être ce personne que pendant la vie été Elma Leonor.

Une merci de la taille du monde pour tout que a faire pour
moi, ça fait sans que é par-tin maman, je apri a vivre
sans toi ma meilleure ami.

Didie a Elma Leonor qui est partit 21.04.2015 si au ciel j'avais un
téléphone, j'appellerais tous les jour juste pour dire que je
t'aime et qui tu me manques maman.

Je t'aime maman et tu resteras tou jours dans ma me mémoire

Merci pour tout ma mère

Merci de nous avoir amené au monde maman

Merci pour l'amitié et la complicité que pendant
la vie, tu nous as donné maman.

Merci de nous avoir transformés en ces personnes
de valeur que nous sommes aujourd'hui

Merci de nous montrer le chemin et la vérité de
la vie.

Merci pour la force que tu nous as donné maman

Merci pour toutes les choses que tu fais pour
nous dans la vie.

Ce sont tellement de choses que si on l'écrivait,
ce serait des millions de mercis.

En tout cas !!!

Ce sont tellement de mercis qu'ils n'entrent pas
tous dans ce poème

Merci pour être cette personne que pendant la
vie a été Elma Leonor

Un merci de la taille du monde pour tout
ce qu'elle a fait pour moi, ça fait 3 ans que
maman est partie, j'ai appris à vivre sans toi, ma
meilleure amie.

Dire à Elma Leonor qui est partie le 21 avril 2015
que si au ciel j'avais un téléphone, j'appellerai
tous les jours juste pour dire que je t'aime et
que tu me manques maman.

Je t'aime maman et tu resteras toujours dans
ma mémoire

Nantes vert printemps

La nature est plus que spéciale

C'est la certitude que tout repousse,
que tout fait surface

Et peut être encore plus beau

La nature est la certitude de quelque chose
de plus en plus parfait

Nantes Vert printemps

La nature est plus que spéciale, c'est
la certitude que tout repousse, que tout
refait surface et peut être encore plus
beau.

La nature est la certitude de quelque
chose de plus en plus parfait.

Elma Leonor

Si je pouvais

Ah! si je pouvais
 ah! si j'avais un grand pouvoir
 avec la famine mortelle dans le
 monde et même en Afrique, je finirais.

Les enfants d'Afrique mangeraient, pour boire,
 des vêtements et une bonne formation académique
 pour ce continent, je commencerais.

Mais les grands dirigeants de ce continent
 ne pensent au peuple qu'en eux-mêmes, ils
 privilégient la guerre et l'injustice plutôt
 que d'aider le peuple.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas changer
 les cœurs de l'Afrique? et si possible fournir
 de la nourriture et soigner les malades
 en Afrique!

Oh! Dieu nous regarde tous les jours,
 heures, minutes et secondes, un enfant, meurt
 par manque de nourriture ou de maladie
 ceux qui en ont beaucoup et même en
 jettent d'autres ne savent pas comment
 ils vont le faire maintenant pour apporter
 de la nourriture à leur domicile.

Ah! si je pouvais transformer l'Afrique
 en paradis, je le ferais afin qu'il n'y
 ait pas de souffrance de la mort et de la
 faim.

Oh! Que Dieu regarde les enfants de
 ces riches terres.

Si je pouvais

Ah! Si je pouvais

Ah! si j'avais un grand pouvoir avec la
 famine mortelle dans le monde et même en
 Afrique, je finirais.

Les enfants d'Afrique mangeraient,
 pour boire, des vêtements et une bonne
 formation académique pour ce continent, je
 commencerais.

Mais les grands dirigeants de ce continent ne
 pensent qu'à eux-mêmes. Ils privilégient la
 guerre et l'injustice plutôt que d'aider leur
 peuple.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas changer les
 cœurs de l'Afrique? Et si possible fournir de
 la nourriture et soigner les malades!

Oh! Dieu nous regarde tous les jours,
 heures, minutes et secondes, un enfant
 meurt par manque de nourriture ou de
 maladie. Ceux qui en ont beaucoup et même
 en jettent, d'autres ne savent pas comment
 ils vont faire maintenant pour apporter de la
 nourriture à leur domicile.

Ah! si je pouvais transformer l'Afrique en
 paradis je le ferais afin qu'il n'ait pas de la
 souffrance de la mort et de la faim.

Oh! que Dieu regarde les enfants de ces
 riches terres

Dans cet espace

Dans cet espace où mon innocence
 est morte et a été ensevelie par les larmes
 qui n'ont jamais quitté mon regard.

Dans cet espace appelé monde où mon
 innocence est morte et a été ensevelie
 par les larmes et les douleurs profondes
 qui n'ont jamais quitté mon monde

Maudit par les mots qui ont blessé mon
 destin, c'est ce que je ressens en ce
 moment

Dans cet espace

Dans cet espace où mon innocence
 est morte et a été ensevelie par
 les larmes qui n'ont jamais quitté
 mon regard.

Dans cet espace appelé monde
 où mon innocence est morte et
 a été ensevelie par les larmes
 et les douleurs profondes qui
 n'ont jamais quitté mon monde

Maudit par les mots qui
 ont blessé mon destin c'est
 ce que je ressens en ce moment



Patricio Bernardo Freitas

Imaginez

PETIT BAH

Mesdames, Messieurs,

Imaginez un lieu où la polygamie bat son plein avec un taux de natalité très élevé

Imaginez lorsqu'un père de famille est incapable de subvenir aux besoins primaires de ses propres enfants

Imaginez quand les femmes au sein d'une famille polygame sont animées de mauvaises intentions et se livrent la guerre entre elles jusqu'à même porter atteinte aux enfants qui ne sont pas les siens

Imaginez un pays qui occupe la deuxième place mondiale après l'Australie en matière de production de bauxite. Et qui aujourd'hui est considéré l'un des pays les plus pauvres au monde

Imaginez un pays qui se dit le château d'eau de l'Afrique de l'ouest où une goutte d'eau ne tombe jamais du robinet.

Imaginez un pays où l'émancipation de la femme est ignorée.

Imaginez-vous dans un État sans droit, dans un État où la force soumet les faibles, dans un Etat plein d'ethnocentrisme, où la haine règne.

Ce qui se passe dans mon pays Guinée Conakry est plus qu'une guerre. Nous subissons une ségrégation ethnique, nous avons une jeunesse opprimée et privée de ses droits. L'insécurité domine la société.

Croyez-moi qu'il est triste lorsqu'un petit garçon comme moi qui devrait être à l'école pour préparer son avenir et contribuer à développer son pays se voit obligé à partir vers l'inconnu.

Mettez-vous à ma place Mesdames, Messieurs.



Petit Bah, originaire de Guinée Conakry, est arrivé en France fin 2018, juste avant ses 16 ans. Atteint d'une maladie, contractée lors de son errance à la rue durant son parcours migratoire, sa minorité n'a été reconnue ni par voie administrative ni par voie judiciaire, en dépit de ses documents d'identité légalisés par son Ambassade.

Malgré le déni de sa minorité, il est aujourd'hui scolarisé en internat dans un lycée privé. Il attend la décision de la Cour d'Appel pour prouver sa minorité et pouvoir espérer reconstruire une vie normale en France.

« Balago Azur »

LUCIANO TANGER 997

(EXTRAITS DE SON PROCHAIN LIVRE, AVEC LE SOUTIEN DE CLAIRE CLOUET)

Je ne suis pas vieux, mais j'ai eu beaucoup de noms dans ma vie. A ma naissance, ma mère m'a appelé Alain. J'ai été Alain, puis Lionel, puis Man, Mantola, Man-mout, le King, le Baba, Balago Azur, el Fenómeno Luciano, 2pac, Mohamed, Luciano Tanger, Luciano Tanger 997. Tout ceci est une longue histoire.

Alors que j'étais écolier, avec cinq amis de ma classe, nous avons décidé de former une famille. Chacun a choisi son propre nom, que nous seuls connaissions et aimions. Tchakarias, parce que ses jambes étaient très longues. Tchoubam, qui en réalité s'appelait Tchouba mais il suffisait d'augmenter avec un « m » pour que cela signifie « viande » en bamileké, une des langues du Cameroun. Woloso beau regard, parce qu'il avait de très longues oreilles mais qu'il était mignon malgré tout. Dj légumes était le batteur du lycée, il s'entraînait sur les tables de la classe, il était violemment fort dans ça. En Afrique, dans les salles de classe, il y a des tables-banc, vous vous asseyez à plusieurs, à quatre comme ça. Lui, il était toujours au dernier banc. Quand le prof sortait, il se mettait à taper, et nous on se mettait à chanter. Voilà pourquoi on l'appelait dj, Dj légumes, car sa mère vendait des légumes au marché. Tchougangan, c'était pour Tchougan augmenté de « galan », parce que lorsque le couvercle d'une marmite tombe, le reflet du bruit fait *gan galan galan galan galan...* Fais cette expérience chez toi : jette un couvercle au sol et écoute le bruit, ça fera *gan galan galan galan...* Nous avons inventé cela car on voulait donner un sens à son nom, mais un peu hors de son vrai nom. On voulait tous avoir un sobriquet vraiment à part. Il y avait aussi Derrick, parce qu'il agissait comme l'inspecteur Derrick du dessin animé. Et puis moi : Balago Azur. Quand j'ai choisi mon nom, mes amis m'ont dit : « mais pourquoi cela, pourquoi Balago Azur ? ». C'est un nom que j'ai inventé car mon père m'avait parlé de mines d'or au Burkina Faso : les mines de Youga et Balogo, dans la province de Boulgou. Azur, ça vient d'une marque de savon que nous utilisions beaucoup grâce à son prix favorable.



Voilà comment j'ai décidé de me nommer Balago Azur. Je leur ai expliqué pourquoi, avec la mine d'or et le savon, et ils m'ont dit : « voilà pourquoi tu es fort en maths et en philosophie, t'es un vrai phénomène ! ».

« Traverser les épreuves de la vie »

Je me rappelle ce jour où j'avais à peine mangé. Arrivés à l'aéroport de Douala, on était tellement nombreux. J'étais si petit, avec mes objectifs pourtant très talentueux. J'avais une bonne chemise, blanche, avec un bon pantalon, il fallait que tout soit présentable pour captiver. J'ai essayé de rencontrer un touriste et j'ai rencontré Rafa. Quand il me parlait, je ne comprenais pas. Je lui ai fait découvrir la ville, je lui ai fait découvrir les endroits chics. Tout est allé très vite. Il se sentait protégé avec moi. J'étais avec lui, jour après jour. On essayait de se faire plaisir, de découvrir. Il a été heureux à Kribi, heureux à l'Ouest.

Quand il venait au Cameroun, il faisait quatre mois, trois mois, quatre mois...Il venait chaque fin d'année pour des vacances, et moi j'étais heureux. On mangeait, on se baladait, on s'amusait. Franchement, c'était des vacances d'épanouissement. Il ne parlait pas le français, il fallait que je l'écoute, j'étais obligé d'apprendre l'espagnol. En 2015, il y a eu des problèmes au Cameroun, des conflits entre la partie francophone et la partie anglophone. Moi je me dis que c'est une des raisons pour lesquelles il n'est plus revenu. En 2010, je l'ai rencontré. En 2015, il a disparu. Voilà comment tout a basculé. Par moment, il faut tomber pour voir certaines réalités de la vie.

Je traverse les épreuves de la vie et j'essaye de garder mon calme et de rester positif mais cette situation devient insupportable, je suis fatigué de tout ça. Ça fait maintenant cinq ans que ce cauchemar dure et il est temps que je multiplie mes efforts. Il faut que je me batte pour mon avenir car si je ne me bats pas, personne ne le fera à ma place. Je dois réaliser mes projets, je dois réaliser mes vœux, j'ai beaucoup de vœux, mais si la tête n'est pas posée, je ne peux pas les réaliser. Je prie le seigneur d'éclairer mon chemin afin que je puisse atteindre mes objectifs, mes apogées. Aujourd'hui, aucun membre de ma famille ne peut m'épauler, puisque tout le monde est casé dans son coin, tout le monde a ses problèmes...Sauf mon papa et ma pauvre maman qui essayent de faire de leur mieux malgré la distance, avec leur soutien moral. Oui, ils m'apportent le soutien moral. Voilà pourquoi je dis merci à mon père, à ma mère, à mes frères, à certains amis pour le soutien moral qu'ils m'apportent. Merci papa et maman, je sais que si vous aviez eu plus que ce que vous m'apportez, je ne serais pas en train de vivre ce que je vis aujourd'hui. Mais ce qui est sûr, c'est que ça ira car « ce qui ne te tue pas te rend fort ». Pour le moment, je suis encore debout et j'essaye de me calmer. Comme disait ma mère, « humilité, foi et patience ». Au fil du temps, je suis vraiment désespéré, puisque rien ne va. J'ai l'impression que le monde s'écroule sur ma tête. Je me bats jour et nuit pour avancer mais j'ai toujours des difficultés.



Beaucoup de personnes généreuses

Un matin, on est assis devant le Stade d'Anoeta à Saint Sébastien, près de la frontière avec la France. Une dame de SOS Racismo passe et nous demande si on a besoin de quelque chose. Par méfiance, on lui dit que non. Elle nous amène dans un restaurant

où on mange. Le lendemain, elle revient et nous redemande si nous avons besoin de quelque chose. On lui dit oui. Elle nous amène dans un local de *SOS Racismo*. On y fait quelques jours. Elle nous dirige ensuite vers le gaztetxe Txantxarreka, à l'Antiguo, que moi j'appelle « la reine mère ». Là-bas, on fait la connaissance de beaucoup de femmes généreuses, des femmes de bon cœur. On rencontre un tas de personnes aussi, beaucoup de jeunes, beaucoup de personnes généreuses.

Txantxarreka, c'est la reine mère, Txantxarreka me prend, me lave, m'habille, m'instruit, m'envoie à l'école, me donne la possibilité de faire un concert... Pour moi, ça a été comme un espoir de vie... C'est un endroit où des jeunes viennent faire des réunions, des fêtes, mais pour moi ça n'a pas été comme pour eux. C'était comme une reine mère.

Quand j'arrive, elle me donne à manger, elle me donne à boire, elle m'envoie à l'école. Je lui dis que j'aime bien faire la musique, elle me dit qu'on va faire une musique et organiser un concert. C'était devant 1800 personnes, au Doka. Ça a été pour moi comme un orgueil, je me suis senti prétentieux même. Je n'avais jamais pris le micro comme ça. On était tous les Blacks de Txantxarreka sur scène. Nous avons chanté : « Afrikarak Txantxarrekan dira. Ongi etorri Euskal Herrira ! Afrikarak Txantxarrekan dira. Ongi etorri Euskal Herrira ! [Les Africains sont à Txantxarreka. Bienvenus au village basque !] ». Avec l'argent du concert, nous avons décidé de faire faire nos passeports à Madrid. Tout le quartier nous a aimé, on nous a pris, on nous a chéris, on a fait un an à Txantxarreka.

Mon rêve ne s'est pas accompli, mais mon rêve s'est réalisé quelque part.

Vidéo-clip de la chanson «Txantxafrica» :

<https://youtu.be/81TfxpZcRYc>



Crédit : Eddy Vaccaro

BOZA ! METTRE EN RÉCIT LES MIGRATIONS JUVÉNILES : DU ROMAN AUX SCIENCES SOCIALES

CLÉO MARMIE

Doctorante en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS Paris) – Centre Maurice Halbwachs

RÉSUMÉ

Le roman *Boza*¹ ! retrace le parcours migratoire d'un adolescent d'un quartier de pauvre du Cameroun jusqu'à une petite ville de France. Cet objet littéraire, original tant dans la matière documentaire qu'il met au jour que dans ses modalités de production, offre une porte d'entrée insolite sur les migrations juvéniles : étapes du parcours, « ficelles » migratoires, registres émotionnels, effets des politiques migratoires, pratiques endogènes de protection, adaptation et contournement des normes et des règles fixées par les dispositifs frontaliers, violences policières, organisation sociale sur la route migratoire... Cet article propose d'explorer la dimension sociologique de ce matériau original en interrogeant la part de dicible de l'aventure migratoire. Il met ainsi en lumière ce que le romanesque apporte aux sciences sociales et ce que les sciences sociales dévoilent du romanesque.

BOZA ! UN ROMAN À QUATRE MAINS

Il est des objets littéraires qui saisissent le sociologue et suspendent, le temps de quelques 378 pages, ses recherches en cours, ses intuitions, ses méthodologies d'enquête. *Boza* ! est de ceux-là. À la lisière de l'autobiographie, de la fiction et du roman initiatique, *Boza* ! oscille entre littérature ethnographique et ethnographie littéraire sans que le lecteur ne sache jamais ce qui l'emportera sur l'autre. Avec une précision méthodique, presque hypnotique, ce roman à quatre mains, écrit par un adolescent camerounais et son hébergeur solidaire, dévoile le parcours migratoire de Petit Wat du bidonville Bonaloka de la banlieue de Douala (Cameroun) à Quimper (France).

1 Ulrich Cabrel & Étienne Longueville, *Boza*!, Éditions Philippe Rey, Paris, 2020, 378 pages.

« *Boza* ! », avant d'être le titre coup de poing de l'ouvrage, c'est d'abord le cri de délivrance de celui qui, au bout de la « route de l'exil », parvient à pénétrer en Europe. C'est, dans le « vocabulaire migratoire » minutieusement égrené et détaillé tout au long de l'ouvrage², ce qui désigne le moment de bascule, cette seconde où le corps traverse la frontière et parvient du « bon côté d'la terre » (p.263) :

« *Voilà ce que signifie « boza ». C'est un mot qu'il faut chérir, le plus beau mot de la langue française. Ne crois pas que ce soit simplement « Hourra ! ». C'est une jubilation triste, le basculement d'un monde à l'autre : un soulagement de victoire et une projection de liberté. Une seconde naissance. Ça remonte par les orteils, traverse le corps, mousse en toi et te libère de toutes les oppressions. »*

Extrait de *Boza* ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.264)



En février 2020, le roman fait une entrée remarquée en librairie. Avec une simplicité et une fraîcheur déconcertantes, Ulrich Cabrel et Étienne Longueville déballent tout, ou presque, du parcours migratoire de Petit Wat du Cameroun jusqu'en France, en passant par le Nigeria, le Niger, l'Algérie, le Maroc et l'Espagne. Rien n'échappe à leur plume dévorante : ni les interminables trajets en bus, ni les traversées du désert, ni les ghettos où se pressent les corps et les douleurs, ni le racket organisé à petites et grandes échelles, ni les micro-solidarités qui persistent dans la désolation, ni les violences policières, ni la corruption, ni les relations de pouvoir du « code » de la route, ni l'attente obsédante du *boza* victorieux, ni la force mobilisatrice des réseaux sociaux, ni l'errance dans la poussière sahélienne, l'humidité purulente de la forêt de Gourougou dans le Rif marocain ou la morsure glaciale de la bruine bretonne.

Car l'Europe ne change rien à ces nuits sans sommeil : au terme d'une évaluation sociale humiliante et douloureuse, Petit Wat, le héros du roman, n'est pas pris en charge par l'aide sociale à l'enfance (ASE) en France. C'est au cœur d'un réseau citoyen d'hébergeurs solidaires que l'adolescent trouvera finalement sinon le salut, au moins un espace où puiser de nouvelles forces pour franchir les obstacles – administratifs cette fois- qui se dressent encore.

DU ROMAN AUX SCIENCES SOCIALES, DES SCIENCES SOCIALES AU ROMAN

Dans une langue crue dont transperce pourtant une infinie pudeur, c'est donc une part de la



Figure 1. Ulrich Cabrel et Étienne Longueville, co-auteurs de Boza ! (crédit : Cléo Marmié)

complexité des migrations internationales contemporaines qui se donne à voir dans ce texte. Si le romancier est à bien des égards un « sociologue opérant dans la fiction et dans l'imaginaire » (Dubois, 2000 : 13), difficile en effet de se laisser emporter dans cette lecture sans être assailli par les travaux scientifiques qui partagent avec le roman, dans un autre registre, ce même « projet de connaissance » de la situation des candidats à l'Europe et de ceux qu'il est aujourd'hui d'usage de désigner par la catégorie administrative des « mineurs non accompagnés ».

Avant le Boza, avant l'Europe

Après avoir décrit le bidonville de la banlieue de Douala dont il est originaire et éclairé le « code de la route » (p.102) tout au long de son parcours du Cameroun vers l'Algérie, Petit Wat détaille ensuite la « loi de la forêt » en décortiquant le quotidien dans les campements informels au Nord du Maroc et notamment dans la forêt de Gourougou près de l'enclave espagnole de Melilla :

« Si tu pars en forêt c'est pour affronter le Monstre-à-Trois-Têtes, trois barrières massives, surmontées par des quantités de fils barbelés. Elles séparent Nador de Melilla, le Maroc de l'Espagne, l'Afrique de l'Europe. Elles sont gigantesques et scintillent dans le ciel, éclairées par de nombreux miradors qui les surmontent. (...) Si tu te lances tout seul face au monstre, tu n'as aucune chance de le vaincre. Il faut former une armée. La forêt de Gourougou est un bon terrain de jeu : elle se tient à dix kilomètres de la frontière, constituée d'une végétation suffisamment dense pour que nous puissions nous cacher et nous organiser. »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.164)

Il s'agit ainsi, afin de garantir les chances de réussite du boza, d'établir une coordination intercommunautaire très hiérarchisée, inspirée de l'ordre militaire avec des « chefs d'état-major », des « officiers » et de « simples soldats », où des « droits de forêt » sont exigés aux nouveaux arrivants (en argent ou en nature) et dont les rapports de pouvoir, labiles et instables, sont reconfigurés à chaque nouvelle tentative de boza. L'organisation sociale de ces campements a notamment été étudiée par Anaïk Pian (2008), qui en analyse la codification des rôles et des activités ainsi que les institutionnalisations ad hoc qui,

construites « à la marge », invitent à « déconstruire les représentations communes liées à l'image de "hordes d'Africains" errant, sans aucun repère, en quête de l'Eldorado. Aux portes de l'Europe, en effet, c'est tout un monde social qui s'est peu à peu constitué, avec ses propres règles de cohabitation et de "voyage", ses propres normes et l'espoir, souvent déçu, d'atteindre un jour cet autre côté » (Pian, 2008 : 24). Pour la sociologue, « parler de campements "clandestinisés" permet d'insister sur le processus de construction sociale de la clandestinité dans la mesure où ces lieux ne sont pas clandestins au sens d'une existence tenue secrète. Les autorités marocaines connaissent leur localisation, comme en témoignent les opérations de rafle qu'elles y effectuent régulièrement » (Ibid : 13.). Ces rafles, routinisées, conduisent à un démantèlement presque quotidien des campements de fortune :

« À quoi ressemble une journée type en forêt ? Nous arrivons au campement vers quatorze ou quinze heures. Nous devons commencer par reconstruire notre campement : chaque matin, les Alites³ viennent tout détruire. Nous bâtissons de nouvelles cabanes. (...) Aucun repos n'est possible, tout est trempé. (...) Nous prenons vers minuit notre seul repas de la journée, que des officiers délégués ordonnent. (...) Vers trois heures du matin, nous nous rassemblons et partons nous cacher dans l'une des grottes qui se dissimulent sous les branchages, seul endroit où nous sommes autorisés à dormir. (...) En forêt, tu restes sur le qui-vive. Tu portes en permanence une bouteille d'eau accrochée à la ceinture. Elle te rappelle que tout est précaire. La police peut arriver n'importe quand et te contraindre à sauter dans un ravin pour l'éviter. »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.171-173)

Au fil de la quinzaine de chapitres qui détaillent la préparation du boza à la frontière maroco-espagnole, Petit Wat explore ainsi le déploiement de l'arsenal policier qui, au Maroc comme ailleurs, vise à « filtrer, disperser et harceler » (Babels, 2019a) les personnes dont la mobilité est criminalisée :

« Côté marocain et espagnol, les voitures arrivent les unes après les autres, les gyrophares scintillent. Bientôt nous sommes encerclés. Les gardes viennent nous chercher chacun notre tour, à quatre, nous attrapent par les pieds et les mains et nous

³ Les « Alites » désignent dans le vocabulaire migratoire les forces de police. Voir lexique en fin d'article.

jettent dans le trou. (...) Les journalistes espagnols filment, les Alites s'affolent. Plus ils nous ordonnent de nous taire, plus nous chantons fort. Alors ils ramassent des cailloux et nous bombardent. Nous nous faisons lapider à bouts portant, comme des lapins qui ont sorti la tête de leur terrier. Le sang coule. Je reçois un caillou sur la tempe et m'évanouis plusieurs minutes. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.188-189)

Par ailleurs, la thèse d'Elsa Tyslzer (2019) met au jour la « perméabilité sélective » de la frontière maroco-espagnole où le contrôle de l'(im)mobilité des candidats à l'Europe témoigne d'un « jeu diplomatique » maroco-espagnol et maroco-européen (Tyslzer, 2019 : 43-44). Petit Wat expérimente en effet directement les conséquences de cette diplomatie migratoire qui orchestre la perméabilité et l'imperméabilité du dispositif frontalier en fonction des intérêts des États :

« Il nous montre un article en arabe intitulé '1000 guinéens entrent en Europe'. C'est Moutoumi qui traduit. Nous encaissons le choc. Ils ont explosé le record historique d'entrées en Espagne en une seule nuit. (...) Pirlou nous montre un article qu'il a trouvé en arabe. Il traduit : 'Le Maroc fait pression sur l'Europe à propos du Sahara occidental en laissant passer les migrants'. (...) Il n'y avait pas un polo secret, conclut-il. Ils sont passés parce que les Alites ne sont pas intervenus. Les marocains ont laissé la guardia civil se débrouiller seule. C'est notre chance. Chacha, mon général, il faut lancer la frappe maintenant. »

Extrait de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville (pp.227-228)

Petit Wat détaille également les déplacements forcés vers le sud du Maroc dont il a fait l'objet à plusieurs reprises :

« À l'issue de la frappe, les Alites nous apportent de la nourriture : du pain, des boîtes de sardine et de l'eau. Une faiblesse nous saisit tous après consommation. Tu crois que c'est le contre-coup de l'échec ? Moi, je pense que c'est un empoisonnement. Étrangement dociles, nous embarquons dans des grands bus de refoulement. Les véhicules nous conduisent loin de la forêt, à Fès. Là-bas les chauffeurs nous ordonnent de sortir, puis repartent en nous laissant en plan. Je ne

connais pas la ville (...). »

Extrait de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville (p.178)

Ces déplacements, opérés par les autorités marocaines, ont notamment été documentés dans le rapport « Coûts et blessures » du collectif marocain du GADEM (2018). Le collectif souligne que ces déplacements, qui s'effectuent en-dehors de tout cadre légal, conduisent à l'arrestation de personnes migrantes dans le nord du Maroc et à leur dispersion sur le territoire national, notamment vers « Agadir, Béni Mellal, Casablanca, Dakhla, Errachidia, Safi, Fès, Kenitra, Oujda (souvent lié à un « refoulement » vers la frontière entre le Maroc et l'Algérie), Marrakech, Rabat, Settlat, Tiznit », dans des conditions de transport particulièrement difficiles et sans information sur les lieux de destination, souvent à plusieurs kilomètres des villes (Gadem, 2018 : 19-21).

Mais au cœur de ces politiques migratoires répressives, des négociations, des compromis et des micro-résistances subsistent et perdurent, témoignant ainsi du caractère discrétionnaire de la gestion policière des migrations et des marges de manœuvre parfois investies par ses opérateurs :

« Le policier n'est pas dupe, il sourit lui aussi. Il marque les noms tels quels et nous explique que nos données sont enregistrées, puis transmises à l'Union Européenne, qui paye cher pour ça. Il doit maintenant nous conduire au loin, dans une ville au sud du Maroc. La voiture prend la route de Boukhalef. Dix minutes plus tard, il nous dit : 'Bon allez, descendez et soignez-vous'. On le remercie. Aujourd'hui, le visage de Dieu a pris la forme d'un policier marocain. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.159-160)

Et puis finalement, par une nuit orageuse et au terme d'un minutieux ciblage⁴, Petit Wat parvient à franchir la frontière maroco-espagnole et à pénétrer dans Melilla, le premier morceau d'Europe, le Petit Nbeng⁵ :

« Mon cœur bat un rythme de Boza ! Boza ! serein/ C'est la danse, la cadence des enfants africains/

4 Le « ciblage » consiste à identifier un point de passage de la frontière vers l'Europe. Voir lexique en fin d'article.

5 Le Petit Nbeng, le « petit bain », c'est « l'Europe en Afrique » (p.269), les enclaves espagnoles sur le continent africain.

*La foi des ambitieux, le fracas des soldats/
Le raffut des chanceux, la force des petits bras/
(...)
Le chahut des battants, l'audace des conquérants/
Le barouf des vainqueurs, mélodie du bonheur »*

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.263)

Après le Boza, dans le « Grand Bain »

Après plusieurs semaines dans l'enclave espagnole, Petit Wat est transféré dans un « autre camp de réfugiés, à Barcelone, afin de désengorger celui de Melilla » (p. 299). Il est enfin dans le Grand Nbenig6. Il rejoint ensuite la France en co-voiturage par Blablacar, mettant ainsi en exergue, lorsque l'une des passagères le prend pour un étudiant Erasmus (p.303), le décalage entre mobilité internationale célébrée et mobilité internationale criminalisée.

Après une arrivée en Bretagne chaotique et plusieurs nuits à la rue, Petit Wat est orienté par un accueil de jour pour sans-abris vers le Conseil Départemental du Finistère. Les missions de protection de l'enfance relevant en France de la compétence des départements, c'est en effet au Conseil Départemental que revient l'obligation légale de prendre en charge les mineurs étrangers qui arrivent seuls, sans référent familial ni représentant légal, sur le territoire français (article 20 de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant de 1989, Article 375 du Code Civil). Cette prise en charge, liée à la situation de danger du mineur, est conditionnée au repérage de la minorité et de l'isolement du jeune qui se présente. Le dispositif institutionnel d'évaluation de la minorité et de l'isolement s'inscrit dès lors « dans une tension entre politique de protection de l'enfance et politique de l'immigration » (Carayon et al., 2018) puisque l'enjeu consiste à déterminer si le jeune bascule du côté des étrangers en situation irrégulière ou des mineurs pris en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE). Dans le roman, les scènes de l'évaluation qui se déroulent au Conseil sont particulièrement troublantes. Elles révèlent le décalage entre la logique de soupçon de certains

travailleurs sociaux (Bricaud, 2006) et l'épuisement des jeunes en quête de protection :

« L'après-midi, l'entretien reprend. Je comprends peu à peu que j'ai le front du maquereau. C'est une expression camerounaise pour dire que tout ce que tu fais est mal. Tu parles bien français ? Suspect. Tu sais lire ? C'est étrange. Tu es poli ? C'est louche. (...) Je ne vais pas m'excuser de parler français. Est-ce que ça a du sens de comparer mon niveau à celui des jeunes dont la langue maternelle est le peul, le bambara ou l'haoussa ? (...) »

Jeune homme, la décision est prise, ça ne sert à rien de discuter. De surcroît votre récit n'est pas crédible. Nous ne vous croyons pas quand vous prétendez que vous avez traversé le Niger sans argent.

Et pourtant c'est vrai. Qu'est-ce que tu peux faire contre ça ?

Bien, dit-elle, je vais vous demander de signer ce document et de quitter les lieux. Vous ne retournerez pas à l'hôtel, ils ont interdiction de vous héberger dorénavant »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp. 314-317)

Les travaux de sciences sociales se sont ainsi attachés à montrer que l'évaluation de la minorité et de l'isolement est une « scène sur laquelle se joue une épreuve de crédibilité », où les jeunes doivent « se raconter de façon 'cohérente', tout en restant à tout prix un enfant aux yeux de ceux qui les jugent » (Paté, 2018). Malgré les efforts de standardisation et de rationalisation des dispositifs d'évaluation, la procédure demeure « instable » et « floue » et produit de fortes disparités territoriales car les obstacles varient d'un département à l'autre. Les jeunes, confrontés à des attentes implicites et parfois contradictoires, sont maintenus dans une situation de passivité et d'infantilisation, et le silence deviendrait alors une forme de « protection du territoire de soi » (*Ibid.*).

C'est ainsi que Petit Wat se referme peu à peu face aux évaluateurs :

« Ils me harcèlent de questions. Moi, j'ai sommeil et je rêve d'une douche. Je suis encore congelé (...). Je commence mon histoire. Ce n'est pas simple, ça tire dans tous les sens : je n'arrive pas à finir une phrase. (...) Il me faut moins de trois minutes pour comprendre que l'exercice est impossible :

6 En miroir du Petit Nbenig, le Grand Nbenig (le « grand bain ») désigne le continent européen. Voir lexique en fin d'article.

les questions s'enchaînent comme des haies pour me faire trébucher. (...) À plein de questions je réponds « oui » pour qu'ils me laissent tranquille, sans même comprendre ce qu'ils me demandent. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.311-312)

Sur les réversibilités statutaires liées à l'âge et les enjeux de performativité de l'enfance, dont *Boza !* explicite les injonctions paradoxales, les travaux d'Adeline Perrot (2017, 2019) seront particulièrement éclairants. Petit Wat aborde également ce que la sociologue appelle le « vieillissement prématuré » des jeunes (Perrot, 2019 : 83) après les heurts d'un parcours migratoire éprouvant, dont les séquelles se lisent aussi sur le visage :

« Une photo circule. (...) Aucun doute : je vois mon ami souriant, devant un élégant bâtiment, un drapeau espagnol au poing. Avec pour légende : « Boza !!! Papi Oura, né pour briller. Je regarde devant, ma vie commence aujourd'hui ». On dirait qu'il a vieilli de dix ans, il a des cernes et des rides que je ne lui connaissais pas. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.46)

Les tensions entre contrôle des personnes étrangères et protection des mineurs en danger trouveront quant à elles des prolongements instructifs dans les réflexions de Nicolas Fischer (2012), d'Émilie Duvivier (2012) ou plus récemment encore de Sarah Pryzbyl (2019), dont les contradictions se cristallisent particulièrement dans le travail social (Leboeuf, 2010, Gimeno Monterde, 2014, Ott, 2014). Pour Petit Wat, c'est finalement par de micro-pratiques d'hospitalité et par un réseau d'hébergeurs solidaires que l'espoir reprend. Contre la violence administrative, ce sont des citoyens et des citoyennes qui font rempart :

« Soizig est une ancienne infirmière, jeune retraitée, qui occupe ses journées à prendre soin de nous. Elle fait dix allers-retours par jour et règle tous les problèmes. Aux barrières nouvelles créées par l'administration elle trouve des réponses et les franchit. (...) Soizig active ses réseaux pour trouver des hébergements dans de nouvelles familles ou des colocations. Elle consulte un tableau Doodle et multiplie les appels. (...) J'avais une grand-mère qui s'appelait Rose. Je ne l'ai presque pas connue mais ma mère la décrivait comme une généreuse

battante. Soizig, c'est ma Rose. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.338-339)

Mais Petit Wat explore également avec une grande justesse les contradictions de cette cohabitation solidaire :

« Tu sais ce qui est dur ? C'est que tu ne peux pas toujours exprimer tes désaccords ou tes émotions quand des gens t'hébergent gratuitement, tu n'es pas en situation de discuter. (...) Ça leur arrive aussi de raconter toute ma vie à leurs amis qui viennent manger. Ils me prennent pour une bête de foire ou quoi ? (...) Tu trouves que je suis idiot à critiquer les gens qui me soutiennent ? (...) Je sais combien ils me portent, je veux juste que tu comprennes que tout n'est pas noir ou blanc, et que ce n'est pas simple, pour moi qui erre depuis plusieurs mois, de m'habituer à un mode de vie plus normé. Pour moi qui ai obtenu tout ce que j'ai en me battant, c'est dur de ne plus batailler. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.330-331)

L'ouvrage *Hospitalité en France : Mobilisations intimes et politiques du collectif Babels* (2019b) offrira ainsi au lecteur une porte d'entrée privilégiée pour prolonger ces réflexions. Alors que la relation d'hospitalité suppose implicitement une certaine réciprocité, le récit de soi de l'hébergé apparaît comme « l'acte de réciprocité par excellence » (*Babels*, 2019b : 102), qui peut être vécu par certains comme une injonction éprouvante à se raconter. À cette tension s'ajoute également la difficulté d'investir un « impossible chez-soi » (*Ibid* : 97), liée en partie au « caractère transitoire de l'accueil et à la dissymétrie des statuts entre personne accueillante et personne accueillie » (*Ibid* : 98). La mobilisation à la fois intime, sociale et politique de l'hospitalité et de l'hébergement solidaire repose ainsi « sur un acte ordinaire – accueillir quelqu'un chez soi-, touchant à la vie quotidienne, autant que sur une relation fragile, complexe, parfois éprouvante – une épreuve souvent surmontée à travers des rencontres heureuses, la découverte d'un autre destin que le sien et la satisfaction de venir en aide, de contribuer directement à l'amélioration des conditions de survie d'êtres humains dans un environnement incertain, voire hostile » (*Ibid* : 143). Au final, au fil de son parcours du Cameroun jusqu'en France, Petit Wat témoigne

en effet de cette « réalité déstabilisée » des personnes migrantes contraintes à s'orienter dans un « univers opaque » dont les lois imprévisibles empêchent la création de sens et où la menace devient la « forme de gouvernement d'une population » (Le Courant, 2015) :

« Avec Ivoirio, on passe la journée devant ce centre commercial, et on parle de tout et de rien : du Conseil, qui casse les jeunes ; de l'Afrique, qui ne nous a pas trouvé de place ; de l'Europe, où nos rêves se fracassent ; de nos familles, qui ne comprennent rien et s'attendent à ce qu'on leur envoie des millions d'euros ; de nos vies, qui ressemblent à des balles de ping-pong, frappées et renvoyées de toute part, malgré nos rebonds (...) »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp. 321-322)

Le roman est si foisonnant que l'énumération serait presque infinie, mais cette liste de « morceaux choisis » permettra au lecteur de se saisir de ce que le roman emprunte aux sciences sociales, et de ce que les sciences sociales peuvent puiser du roman.

TAIRE ET DIRE : TROUBLER LES FRONTIÈRES DE LA FICTION

Si ces liaisons intimes entre fiction et sciences sociales n'ont rien de nouveau, elles se révèlent néanmoins sous une nouvelle lumière lorsqu'il s'agit d'une parole particulièrement inaudible, voire indicible :

« Ça me rend fou. Je vois toutes les images du désert qui défilent sous mes yeux. Les cadavres qui s'empilent. Les voitures mitraillées. Cette femme, et ce bébé. Ce passage dans le désert, je l'avais enfoui sans jamais en reparler. Dans mon récit au Conseil, aux bénévoles et à la juge, je l'ai évité. (...). Ce soir-là, tout dégueule au son de la musique touareg. Tu ne m'interromps pas et n'écoutes plus la musique. Je te raconte comment cette femme a nié mes blessures alors que je n'avais même pas raconté le pire. (...) Le monde ne veut pas de nous. Ces jeunes, ils pourrissent et tout le monde s'en fout. »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.352)

Inaudible car confinée dans les huis clos des mondes du contrôle migratoire et de l'enfance en danger, indicible car traversée de violences et de souvenirs éprouvants, la parole des jeunes en migration est devenue un enjeu juridique et politique de détermination de la légitimité du jeune à accéder à la protection. Il s'agit dès lors pour le jeune de maîtriser son récit, de le transformer et de le rendre, parfois artificiellement, « cohérent » et « crédible » pour correspondre aux attentes tacites des adultes en quête de récits. À rebours de ces injonctions biographiques institutionnelles, auxquelles se heurtent d'ailleurs parfois les méthodologies narratives mobilisées au sein des études migratoires (Mekdjian, 2016), le roman permet de retranscrire les parcours tels que les jeunes souhaitent les transmettre. Boza ! témoigne de manière sensible de l'expérience qu'Ulrich Cabrel a désiré livrer et qu'Étienne Longueville s'est employé à accompagner :

« Moi j'ai accompagné trois jeunes. On commet rarement les mêmes erreurs deux fois. Le premier jeune je l'avais assailli de questions... Ce qu'évidemment il ne faut pas faire... Maintenant je ne pose aucune question aux jeunes sur leurs parcours, je les laisse m'en parler s'ils en ont envie. Ulrich lui, il est volubile et il avait envie et besoin de s'exprimer. C'était quelque chose de presque réparateur pour lui, le fait de pouvoir exprimer. Il y a vraiment eu un élément déclencheur, lorsqu'une professionnelle nie une violence qu'il a subi lors de son procès, sur un élément très douloureux, et le soir... il m'a tout raconté de façon très précise, très minutieuse, et là je lui ai dit 'si tu veux, on peut essayer de raconter cette histoire-là'. (...) Quand on a décidé de se lancer dans l'écriture du roman, Ulrich me raconte d'abord surtout la traversée de la frontière, ce moment-là précisément. Moi petit à petit j'ai essayé de l'inviter à aborder l'ensemble de son parcours, la trajectoire du début jusqu'à la fin. (...) Il était très axé sur les faits, j'ai fait ça, je suis allé là' et je le poussais à exprimer ses émotions, ses relations avec les autres, ses interactions... Qu'est-ce que tu as ressenti ? Qui tu as rencontré ? Comment ils te regardent ? On a essayé de mettre en valeur les ressentis, les émotions, les détails. »

Étienne Longueville, hébergeur solidaire et co-auteur avec Ulrich Cabrel de Boza ! (2020), entretien réalisé le 4 mars 2020.

Mais, en étant dépositaire d'une parole aussi sensible qu'urgente, jusqu'où témoigner pour dénoncer, jusqu'où taire pour protéger ? Comment imaginer une *fiction* qui serait *sociologiquement vraie* ? Si les médias se sont immédiatement saisis du roman comme d'un témoignage, « incarné » sur les plateaux télévisés⁷ par un jeune enjoué et prolixe, les auteurs assument avoir joué au contraire avec la temporalité, les lieux et les personnages pour troubler la concordance des faits et distiller du réel dans la fiction, de la fiction dans le réel. Des préoccupations au cœur de l'ambition sociologique (Laé, 1988) et des sciences sociales. Dire ou ne pas dire ? Taire ou révéler ? Alors que la littérature scientifique tend à être de plus en plus accessible et diffusée au-delà de l'entre soi scientifique, notamment via internet et les archives ouvertes accessibles en ligne, l'impératif d'anonymisation garantit en partie le cadre déontologique de la recherche car elle permet d'assurer la confidentialité des données recueillies. En partie seulement, car l'anonymisation se révèle souvent insuffisante pour protéger les informateurs des « risques sociaux » (Roux, 2010) de la recherche : si le prénom et le nom sont modifiés, une multitude d'autres éléments peuvent permettre d'identifier l'enquêté. Une autre solution pour les sciences sociales consiste ainsi « à brouiller les pistes, et à reconstruire des cas sociologiquement justes mais socialement faux » (Weber, 2008) à travers des fictions sociologiques, des cas ethnographiques stylisés. Or, c'est précisément dans ce jeu avec la réalité et dans cette hybridation du réel que se loge *Boza !* :

« Il y a une chose qui est importante à comprendre, c'est qu'on assume que Boza ! est un roman. On n'a pas respecté les temporalités du trajet, on n'a pas respecté tous les lieux non plus. On a supprimé des étapes, on a fusionné des personnages... Je ne sais pas s'il y a eu de l'auto-censure, mais il y a eu d'autres mécanismes, sûrement... Je pense qu'on s'est protégés en assumant le côté roman. (...) On a essayé de trouver les moyens de dire les choses. Tout n'est pas romancé, la majorité des éléments est telle qu'il me l'a racontée, mais on a décidé ensemble, sur les points particulièrement sensibles, de romancer certaines parties. Le défi, c'était de retranscrire la part de réel qui n'est jamais retranscrite, de garder toute l'authenticité de son récit, en s'autorisant, si besoin, à ne pas

garder la concordance des faits. Mais c'est une histoire vraie. On a cherché à être fidèle à ce que vivent les jeunes. »

Étienne Longueville, hébergeur solidaire et co-auteur avec Ulrich Cabrel de *Boza !* (2020), entretien réalisé le 4 mars 2020.

Le récit de *Petit Wat* doit donc être saisi dans son double mouvement de fidélité et de remaniement de la réalité. Mais c'est justement dans ce travail de reprise, de modelage, d'occultation et de réinvention que réside sa possibilité d'existence, en dévoilant tout en protégeant. Il constitue ainsi une matière pour les sciences sociales tant dans la réalité qu'il documente que dans ses modalités de production, qui révèlent « *the unique set of conundrums and contradictions* » (Chase et al, 2019 : 2) du recueil de la parole des jeunes et de la mise en récit -littéraire comme scientifique- des expériences migratoires juvéniles. *Boza !* marque ainsi un corpus original et particulièrement fécond qui interroge la part de dicible de l'expérience migratoire et réactualise l'entrecroisement entre connaissance romanesque et savoir sociologique.

CONCLUSION : UN « ROMAN VRAI »

De cette lecture aussi mortifiante que réjouissante, où la plus inique violence côtoie l'fracassable espoir, le lecteur ne ressort pas indemne. En s'adressant à son hébergeur et co-auteur, qu'il apostrophe dans un tutoiement complice, c'est au monde entier que *Petit Wat* s'adresse et règle ses comptes : des comptes de rancœur, d'injustice, d'amour, c'est tout un lorsque l'on a vécu dans sa chair les conséquences des politiques migratoires européennes et croisé sur sa route des êtres aussi abjects qu'éblouissants.

Petit précis pédagogique sur les migrations internationales, plaidoyer incarné pour l'ouverture des frontières, récit initiatique et autobiographique... On ne sait plus comment classer *Boza !* et c'est précisément là où se loge la force magistrale de l'ouvrage. « C'est un roman ou ce n'est pas un roman ? C'est un *roman vrai*, et paradoxalement on peut peut-être dire plus de choses vraies dans un roman » aime à souligner Étienne Longueville, qui accompagne avec délicatesse et humilité Ulrich Cabrel dans ce parcours d'équilibriste, sur le fil fragile entre fiction et réalité, entre dévoilement et retenue.

⁷ Citons notamment l'émission *On n'est pas couchés* (France 2) du 8 février 2020 et l'émission *28 Minutes* (Arte) du 19 février 2020 à l'occasion desquelles Ulrich Cabrel (co-auteur du roman) et *Petit Wat* (personnage du roman) sont présentés comme une seule et même personne.

RÉFÉRENCES

- BABELS (2019a), *Filtrer, disperser, harceler, La police des migrants*, Le Passager Clandestin, Bibliothèque des Frontières, 120 pages.
- BABELS (2019b), *Hospitalité en France : mobilisations intimes et politiques*, Le Passager clandestin, Bibliothèque des frontières, 153 pages.
- BRICAUD, J. (2018), « Les mineurs isolés face au soupçon », *Plein droit*, 2006/3 (n° 70), pages 23-27.
- CARAYON, L., MATTIUSSI, J., VUATTOUX, A. (2018), « Soyez cohérent, jeune homme ! », *Revue française de science politique*, vol. 68, n° 1, pp. 31-52.
- CHASE E., OTTO, L., BELLONI, M., LEMS, M., WERNESJÖ, U. (2019), « Methodological innovations, reflections and dilemmas: the hidden sides of research with migrant young people », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp. 1-14.
- DUBOIS, J. (2000), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris : Seuil, 363 pages.
- DUVIVIER, É. (2012), *Entre protection et surveillance : parcours et logiques de mobilité de jeunes migrants isolés*, thèse de sociologie, Université de Lille 1.
- FISCHER, N. (2012), « Protéger les mineurs, contrôler les migrants. Enjeux émotionnels et moraux des comparutions de mineurs enfermés aux frontières devant le Juge des libertés et de la détention », *Revue française de sociologie*, vol. 53, n°4, pp. 689-717.
- GADEM (2018), *Coûts et blessures - Rapport sur les opérations des forces de l'ordre menées dans le nord du Maroc entre juillet et septembre 2018 - Éléments factuels et analyse*, Rapport du Gadem, 68 pages.
- GIMENO-MONTERDE, C. (2014), « Travail social et mineurs étrangers isolés en Espagne », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 124, no. 4, pp. 116-122.
- LAE, J.-F. (1998), « Comment raconter ? », *Esprit*, pp. 66-75.
- LE COURANT, S. (2015), *Vivre sous la menace, Ethnographie de la vie quotidienne des étrangers en situation irrégulière en France*, thèse d'ethnologie, Université Paris 10.
- LEBCEUF, A. (2010), « L'accompagnement des mineurs isolés étrangers par les professionnels du social : entre tensions et "professionnalité" », *Migrations Société*, n° 129-130, pp. 161-179.
- MEKDJIAN, S. (2016), « Les Récits migratoires sont-ils encore possibles dans le domaine des Refugee Studies ? Analyse critique et expérimentation de cartographies créatives », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 15, n°1, pp. 150-186.
- OTT, L. (2014), « Troubles dans la protection de l'enfance », *Plein droit*, vol. 102, n° 3, pp. 22-25.
- PATÉ, N. (2018), *L'accès – ou le non-accès – à la protection des mineur.e.s isolé.e.s en situation de migration. L'évaluation de la minorité et de l'isolement ou la mise à l'épreuve de la crédibilité narrative, comportementale et physique*, Thèse de Sociologie, Université Paris X Nanterre.
- PERROT, A. (2019), « Une infantilisation inévitable ? La réversibilité de l'âge chez les jeunes exilés en France », *Genèses*, vol. 114, n° 1, pp. 75-95.
- PERROT, A. (2017), *Les mijeurs exilés à l'épreuve du jugement : une ethnographie des frontières d'âges et de statuts*, thèse de sociologie, EHESS Paris.
- PIAN, A. (2008), « Aux portes de Ceuta et Melilla : regard sociologique sur les campements informels de Bel Younes et de Gourougou », *Migrations Société*, vol. 116, n°2, pp. 11-24.
- PRZYBYL, S. (2019), « Qui veut encore protéger les mineurs non accompagnés en France ? De l'accueil inconditionnel d'enfants en danger à la sous-traitance du contrôle d'étrangers indésirables », *Lien social et Politiques*, n°83, pp. 58-81.
- ROUX, S. (2010), « La transparence du voile. Critique de l'anonymisation comme impératif déontologique », in Laurens S., Neyrat F. (dir.), *Enquêter de quel droit ? Menaces sur l'enquête en sciences sociales*, Bellecombe en Bauges, Le Croquant, pp. 137-151.
- TYSZLER, E. (2019), *Derrière les barrières de Ceuta & Melilla. Rapports sociaux de sexe, de race et colonialité du contrôle migratoire à la frontière maroco-espagnole*, thèse de sociologie, Université Paris 8.
- WEBER, F. (2008), « Publier des cas ethnographiques : analyse sociologique, réputation et image de soi des enquêtés », *Genèses*, vol. 70, n°1, pp. 140-150.

Vocabulaire migratoire (extraits de Boza !)

Alites : gardes, policiers, forces auxiliaires

Automafia : voiture qui transporte illégalement les migrants jusqu'à la frontière

Boumla : signal que les forces de l'ordre arrivent

Boza : passage en Europe

Bozaille : individu ayant réussi un boza

Bunker : tente

C'est dieu la force : « devise de l'immigration »

Chairmo (chairman) : président, leader qui ordonne un lieu de vie et assure l'entrée et le droit de ghetto

Cibler : repérer un point de passage de la frontière

Cibleurs : stratèges 'militaires' chargés de mettre au point un schéma d'attaque pour traverser une frontière

Déporté : individu expulsé de force vers son pays d'origine)

Frappe à la Sicilienne : tentative isolée de franchir illégalement la frontière, autorisée uniquement lorsqu'aucun gouvernement n'est formé en forêt

Miskines : enfants abandonnés (littéralement : les « pauvres »)

Noka : traître, informateur de la police

Passas : nouveaux arrivants

Petit et grand nbeng : petite Europe (enclaves espagnoles au Maroc) et grande Europe (continent)

Polo : point de passage pour l'Europe

Risky : prendre des risques pour franchir la frontière

Slackman : individu qui, au fil de la route, a oublié son objectif d'atteindre l'Europe

Taper le salam : mendier



{PAROLES DE JEUNES- 2}

Crédit : Eddy Vaccaro

L'objectif de cette rubrique est d'ouvrir un espace d'expression aux jeunes ayant fait l'expérience de la migration et favoriser leur appropriation de celui-ci en publiant leurs productions pouvant revêtir des formes variées (écrits, photos, dessins, vidéos, etc.) Ce faisant, l'intérêt est d'impliquer les jeunes migrants au cœur de la réflexion dont ils font l'objet pour s'extraire de l'écueil consistant à transmettre et diffuser des connaissances 'par' les adultes et 'pour' les adultes uniquement.

Bienvenue en France

C.

Avec ce tableau, je voulais vous montrer mon arrivée en France et notamment ma vie à la rue. Aujourd'hui, je vois qu'il y a un problème pour les migrants et notamment les mineurs isolés. Nous n'avons pas d'information pour savoir ce que nous devons faire une fois arrivés en France.

Je ne me souviens pas exactement de la date à laquelle je suis arrivé en France mais c'était autour de septembre 2017. J'ai pris un train depuis Marseille. Je me suis caché dans les toilettes jusqu'au terminus. C'est les agents d'entretien qui m'ont trouvé. Quand je suis arrivé à Paris il faisait déjà nuit. J'étais seul et je n'avais rien mangé depuis que j'avais quitté Marseille.

C'est donc à partir de là que j'ai commencé à vivre à la rue. Avant mon arrivée, je n'imaginais pas que j'allais vivre ça. J'ai « galéré » pendant plusieurs mois avant d'être enfin pris en charge par l'aide sociale à l'enfance et hébergé à l'hôtel. Pendant cette période, j'avais beaucoup de colère et de désespoir.

Ma galère quotidienne était de trouver à manger mais aussi de trouver un nouveau carton sur lequel j'allais pouvoir dormir le soir. A ce moment, je ne parlais pas le français comme maintenant et je le lisais encore moins.

On parle souvent de nos parcours en tant que mineur isolé étranger, des difficultés à passer les frontières. Pour ma part, je suis né de l'union d'un homme guinéen et d'une femme libérienne. Ma mère avait fui la guerre et s'était réfugiée en Guinée. C'est là qu'elle a connu mon père. Lorsque la situation s'est calmée au Liberia, elle est repartie avec moi. Elle n'était pas heureuse en Guinée et se sentait exclue du fait qu'elle était chrétienne dans un pays à majorité musulmane. Plus tard, elle est partie et je n'ai jamais su ce qu'elle était devenue.



Dessin réalisé par C.

J'ai donc vécu la plupart de mon enfance avec ma grand-mère.

Un jour, j'avais environ 12 ans, mon père est venu me chercher et m'a conduit en Mauritanie pour suivre un enseignement en école coranique, il voulait que je sois un bon musulman. Il m'a abandonné là. Mes journées étaient rythmées par les lectures du Coran et la mendicité.

J'ai voulu quitter cet endroit pour aller en France. Je suis donc parti pour le Maroc, j'ai passé « le grillage » pour entrer en Espagne. J'ai été pris en charge par la Croix-Rouge et j'ai été transféré sur le continent dans un centre pour mineurs. J'y suis resté quelques mois mais j'avais pour objectif la France. J'avais l'impression qu'une fois arrivé à Paris, je serais pris en charge et pourrais construire mon avenir.

Ça ne s'est pas passé comme cela. Au bout de quelques semaines de vie à la rue, j'ai fait la connaissance d'autres jeunes qui m'ont donné des informations sur les démarches à suivre. Je me suis donc rendu à la plateforme d'évaluation de la minorité et de l'isolement à Créteil. Il n'y avait pas de place pour moi à la mise à l'abri. On m'a donc donné un rendez-vous pour la semaine suivante. Je suis retourné à la rue en attendant ce rendez-vous.

J'ai été évalué majeur à la plateforme. J'ai donc saisi le juge pour enfant pour espérer être placé à l'Aide Sociale à l'Enfance. Le juge m'a confié à l'ASE pour quelques mois mais je devais trouver un moyen de me faire parvenir des documents d'identité pour justifier de mon âge. Mon oncle au Libéria est allé en Guinée pour se procurer mon acte de naissance et l'a donné à une personne qui me la remise à son arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle.

À ce moment j'avais des documents d'identité et j'avais peur de me les faire voler. Je les ai donc cachés et je dormais régulièrement dans les bus de nuit pour éviter les vols de manière générale.

Quand j'ai revu la juge, elle a décidé de me confier à l'ASE. C'est ce jour que j'ai connu ma référente ASE. Elle est venue me chercher au tribunal et à compter de cette date j'ai été mis à l'abri à l'hôtel. A l'hôtel, ce n'était pas évident tous les jours non plus car il y avait des punaises de lit, que nous partagions la chambre à plusieurs et que je devais trouver un moyen pour me nourrir mais au moins j'avais un toit pour dormir.

Me fui de casa con 13 años porque quería venir a Europa

LA HISTORIA DE HAMID

Me llamo Mohamed, tengo 27 años y vivo en Zaragoza desde hace diez años. Fui un menor extranjero no acompañado, acogido por el Gobierno de Aragón. Esta es mi historia.

Soy bereber, de Ouarzazate, una ciudad en el sur de Marruecos. Tengo doce hermanos y tuve que empezar a trabajar pronto para ayudar en casa. Solo fui un año a la escuela. De niño no entendía el árabe, en la escuela me pegaban y no quería ir al colegio. Así que me puse a trabajar en el campo con mi padre. A los trece años me fui de casa. Había escuchado que la vida en Europa era mejor, y yo quería ir a Europa. Primero fui a Dajla, en el Sáhara Occidental, allí estuve tres años trabajando y ahorrando.

J'ai quitté la maison à 13 ans pour rejoindre Europe

L'HISTOIRE DE HAMID

Je m'appelle Mohamed, j'ai 27 ans et je vis à Saragosse depuis dix ans. J'ai été un mineur étranger non accompagné, pris en charge par le gouvernement d'Aragon. Voici mon histoire.

Je suis berbère et je viens de Ouarzazate, une ville du sud du Maroc. J'ai douze frères et sœurs et j'ai dû commencer à travailler tôt pour aider à la maison. Je ne suis allé à l'école qu'un an. Enfant, je ne parlais que berbère et je ne comprenais pas l'arabe, j'étais battu à l'école et je ne voulais pas aller au collège. J'ai donc commencé à travailler dans les champs avec mon père. A treize ans, j'ai quitté la maison. J'avais entendu dire que la vie en Europe était meilleure, et je voulais aller en Europe. Je suis d'abord allé à Dakhla, dans le Sahara occidental, où j'ai travaillé pendant trois ans et économisé de l'argent.



En diciembre de 2007 me monté en una patera en Dajla rumbo a Las Palmas (Islas Canarias). Yo tenía dieciséis años. Íbamos diecinueve chicos: nueve menores y diez mayores de edad. Pagué 600 euros. Al principio no tenía miedo, pero luego lo pasamos muy mal. Había olas de seis metros de altura. Estuvimos todo el viaje sacando agua con cubos, sesenta horas de travesía. Hasta que nos vio un barco cerca de la costa y vino a rescatarnos la Cruz Roja.

En la comisaría nos hicieron una radiografía de la mano para comprobar la edad. En mi caso salió la edad que tengo, pero a otros chicos les dio error. No es un método fiable para saber la edad. Luego me enviaron a un centro de menores, con otros 180 chavales, donde estuve nueve meses. Esos años había muchos chavales como yo, y los centros de menores estaban saturados. Yo quería ir a la Península.

Me fui del centro de menores yo solo. Un conocido mayor de edad me compró un billete de avión de Las Palmas a Barcelona y viajé solo. Luego fui un tiempo a Lérida a trabajar en el campo. Un amigo me dijo que en Zaragoza y Bilbao había centros donde ayudaban a los menores. Y decidí venir a Zaragoza, que estaba más cerca.

Mi amigo me dio un consejo, que he seguido siempre: „respeta las normas, pórtate bien”. En Zaragoza fui a la Policía y me volvieron a repetir la prueba de la radiografía de la mano. Luego la Policía me llevó al Centro de Observación y Acogida (COA), una residencia para menores que ya cerró, en la que algunos estaban días y otros meses. Depende de cómo te portaras. Yo solo estuve una semana, y me trasladaron a un centro de menores más pequeño, a las afueras de Zaragoza.

Éramos quince chicos, de Marruecos, Senegal, Mali y Argelia. De día había dos o tres educadores con nosotros y de noche, uno. Todos íbamos a estudiar a diferentes centros formativos en Zaragoza. La convivencia era buena. Yo hice un curso de jardinería en un Centro Sociolaboral (Ayuntamiento de Zaragoza), luego seguí con las prácticas en una empresa de inserción y después me hicieron un contrato de dos años. Me trataron muy bien y me han ayudado mucho.

En décembre 2007, je suis monté dans une patera (embarcation) à Dakhla pour rejoindre Las Palmas dans les îles Canaries. J'avais seize ans. Nous étions dix-neuf personnes, dont neuf mineurs. J'ai payé 600 euros. Au début je n'avais pas peur, mais ensuite la situation s'est dégradée. Il y avait des vagues de six mètres de haut. Nous avons passé tout le voyage à écoper avec des seaux l'eau qui s'infiltrait dans le bateau, soixante heures de traversée. Jusqu'à ce qu'un bateau nous repère près de la côte et que la Croix-Rouge vienne à notre secours.

Au poste de police, ils nous ont fait une radiographie de la main pour vérifier notre âge. Dans mon cas la radiographie confirmait bien l'âge que j'avais, mais pas pour les autres enfants. Ce n'est pas une méthode fiable pour connaître l'âge. Ensuite, j'ai été envoyé dans un centre pour mineurs, avec 180 autres gamins, où je suis resté neuf mois. À cette époque il y avait beaucoup de jeunes dans ma situation et les centres pour mineurs étaient saturés. Moi, je voulais rejoindre la péninsule, l'Espagne continentale.

J'ai quitté le centre pour mineurs, tout seul. Un adulte que je connaissais m'a acheté un billet d'avion de Las Palmas à destination de Barcelone et j'ai voyagé seul. Ensuite, j'ai passé un moment à Lérida pour travailler dans les champs. Un ami m'a dit qu'il y avait des centres à Saragosse et à Bilbao où ils aidaient les mineurs. Et j'ai décidé de venir à Saragosse, qui était plus proche.

Mon ami m'a donné un conseil, que j'ai toujours suivi : « respecte les règles, comporte-toi bien ». À Saragosse, je suis allé à la police et ils ont à nouveau procédé au test de radiographie de la main. Ensuite, la police m'a emmené au Centre d'Observation et d'Accueil (COA), une structure pour mineurs qui n'existe plus aujourd'hui, où certains jeunes ont séjourné quelques jours et d'autres plusieurs mois. Ça dépend de ta façon de te comporter. Je n'y suis resté qu'une semaine, et ils m'ont transféré dans un centre plus petit, dans la banlieue de Saragosse.

Nous étions quinze jeunes, originaires du Maroc, du Sénégal, du Mali et de l'Algérie. Le jour, il y avait deux ou trois éducateurs avec nous et le soir, un seul. Nous étudions tous dans différents centres de formation à Saragosse. La cohabitation se passait bien. J'ai suivi une formation en jardinage dans un centre socio-professionnel (mairie de Saragosse), puis j'ai fait un stage dans une entreprise d'insertion et j'ai obtenu un contrat de deux ans. Ils m'ont très bien traité et m'ont beaucoup aidé.

Después de cumplir los 18, a algunos menores no acompañados se les acaba la ayuda y otros seguimos un tiempo más en el programa de emancipación. Yo seguí: primero seis meses en una residencia con otros chavales como yo y luego seis meses en un piso compartido. Ahí teníamos apoyo de los educadores, pero no vivían todo el tiempo con nosotros como en los primeros centros para menores. Tengo muy buena relación con algunos chicos y educadores de esa época. Algunos viven fuera, pero cuando nos reencontramos nos alegramos mucho de vernos.

Después vino la parte más dura. Cuando con 19 años tuve que buscarme la vida, como cualquier otra persona. Eran los años malos de la crisis en España y no había muchos trabajos. Estuve unos meses en el paro e iba algunas temporadas a trabajar en el campo. Luego me apunté a un curso de albañilería de un centro de educación de adultos. Me buscaron prácticas y gracias a ellos encontré mi trabajo actual. Llevo cuatro años trabajando en una empresa de construcción, estoy muy contento. Vivo en un piso de alquiler con otros jóvenes. Mando dinero a mi familia en Marruecos y una vez al año voy a verles en vacaciones. Mi hermano pequeño ha podido ir a la universidad.

Mi hermano dice que no haría el viaje en patera como hice yo. Yo tampoco lo volvería a hacer. Si volviera atrás en el tiempo, vendría otra vez a España, pero no en patera. Cuando veo las noticias de los chicos que llegan ahora a España, me acuerdo de lo que viví. Escapé de la pobreza y entiendo a los que vienen para mejorar su vida. Les diría que aprovechen las oportunidades y los apoyos. A mí me ayudaron mucho, estoy muy agradecido.

À l'âge de 18 ans, certains mineurs non accompagnés ne sont plus du tout aidés et d'autres continuent un peu plus longtemps dans le programme éducatif. Pour moi : d'abord six mois dans une résidence avec d'autres jeunes comme moi, puis six mois dans un appartement en colocation. Là-bas, nous avions le soutien des éducateurs, mais ils ne vivaient pas avec nous en continu comme ça avait été le cas dans les premiers foyers où j'avais été. J'avais de très bonnes relations avec les jeunes et les éducateurs de l'époque. Certains d'entre eux ne vivent plus ici aujourd'hui, mais lorsque nous nous retrouvons, nous sommes très heureux de nous revoir.

Ensuite ça a été le passage le plus difficile. À 19 ans, j'ai dû me débrouiller seul dans la vie, comme tout le monde. C'étaient les années difficiles de la crise en Espagne et il n'y avait pas beaucoup de travail. J'ai été au chômage pendant plusieurs mois et j'ai eu quelques emplois saisonniers dans le secteur agricole. Je me suis ensuite inscrit à une formation de maçonnerie dans un centre de formation pour adultes. Ils ont cherché un stage pour moi et grâce à eux j'ai trouvé mon emploi actuel. Je travaille dans une entreprise de construction depuis quatre ans et j'en suis très heureux. Je vis dans un appartement en colocation avec d'autres jeunes. J'envoie de l'argent à ma famille au Maroc et une fois par an je vais les voir pour les vacances. Mon petit frère a pu aller à l'université.

Mon frère dit qu'il ne ferait pas le voyage sur une patera comme je l'ai fait. Je ne le referais pas non plus. Si je remontais dans le temps, je reviendrais en Espagne, mais pas sur une patera. Quand je vois dans les médias l'actualité sur les enfants qui viennent en Espagne maintenant, je me souviens de ce que j'ai vécu. J'ai échappé à la pauvreté et je comprends ceux qui viennent pour améliorer leur vie. Je leur dirais de saisir les opportunités et de profiter des soutiens qu'ils trouveront ici. Moi, ils m'ont beaucoup aidé, et je leur en suis très reconnaissant.

El contexto español de acogida de los menores no acompañados

CHABIER GIMENO MONTERDE

Universidad de Zaragoza

A partir de 2016 la migración de menores a España ha iniciado un segundo ciclo, con un aumento pronunciado de las acogidas. Entre 2000 y 2015 se había producido un primer ciclo, con un máximo de 6.475 acogidas en 2007, en el que los menores marroquíes representaban entre un 70 y un 80% de los adolescentes acogidos en el sistema de protección de las regiones o Comunidades Autónomas. Durante los últimos años, estas cifras han sido superadas, llegando en 2009 a 12.303 menores detectados. En el caso de la Comunidad Autónoma de Aragón, de la que procede el relato presentado, actualmente hay unos 300 menores tutelados. De ellos, un 98,7% son varones, entre los que el 75,2% proceden de Marruecos y un 10,3% del África occidental. El 78,3% tienen entre 15 y 17 años y su acogida institucional no supera los 6 meses en el 65,2% de los casos. Esta alta movilidad geográfica entre regiones, junto a la aparición de los discursos de odio, emitidos desde una parte de la prensa y por los nuevos partidos de extrema derecha, han provocado una alarma social que está tensionando las políticas públicas de acogida.

Una descripción del contexto regional puede leerse en GIMENO, C. & GUTIERREZ, J.D. (2019), « Fostering unaccompanied migrating minors. A cross-border comparison », in *Children and Youth Services Review*, vol. 99, pp. 36-42.

Le contexte espagnol d'accueil des mineurs non accompagnés

CHABIER GIMENO MONTERDE

Université de Saragosse

L'année 2016 a marqué le début d'un second cycle de la migration des mineurs vers l'Espagne, avec une augmentation accentuée du nombre de mineurs accueillis sur le territoire. La période de 2000 à 2015 avait marqué un premier cycle, avec un maximum de 6 475 admissions en 2007, parmi lesquelles les mineurs marocains représentaient 70 à 80 % des adolescents admis dans le système de protection des régions ou des communautés autonomes. Ces dernières années, ces chiffres ont fortement augmenté, atteignant 12 303 mineurs détectés en 2009. Dans la Communauté autonome d'Aragon, où a été menée l'analyse, il y a actuellement près de 300 mineurs pris en charge. Parmi eux, 98,7% sont des garçons, dont 75,2% sont originaires du Maroc et 10,3% d'Afrique de l'Ouest. 78,3 % sont âgés de 15 à 17 ans et leur prise en charge institutionnelle ne dépasse pas 6 mois dans 65,2 % des cas. Cette hypermobilité géographique entre les régions, ainsi que l'émergence d'un discours de haineux entretenu par certains médias et par les nouveaux partis d'extrême-droite, provoquent une situation d'alerte sociale qui met fortement à l'épreuve les politiques publiques d'accueil des mineurs non accompagnés en Espagne.

Une analyse du contexte régional est à retrouver dans GIMENO, C. & GUTIERREZ, J.D. (2019), « Fostering unaccompanied migrating minors. A cross-border comparison », in *Children and Youth Services Review*, vol. 99, pp. 36-42.

Hablando de inmigración e igualdad

THIERNO HABIB DIALLO

Soy Habib, un inmigrante de 20 años. Vivo en España desde el 19 de noviembre de 2017, ahora estoy en Sevilla. Hago diferentes tipos de cosas sobre la migración, contando mis experiencias. Hoy voy a intentar de hablar de un tema que me parece importante: la igualdad, sobre todo la igualdad de raza.

A día de hoy la inmigración es un comercio y los inmigrantes son mercancías. La ONU y todas las otras organizaciones no están teniendo en cuenta lo que está pasando en el mundo, siguen corriendo detrás del dinero para tener una buena vida. Eso quiere decir que los ricos y los países ricos siguen siendo ricos y los pobres y los países pobres siguen en la pobreza.

Es verdad que estamos hablando de derechos humanos, pero realmente no existen, porque en este mundo los pobres no tienen derechos. Estamos viendo como los dirigentes de los países europeos están manejando a los presidentes de los países pobres para aprovecharse de sus recursos, todo eso para el bienestar de su población. Hay mucha gente aquí en Europa que están viviendo en el lujo sin saber que ese lujo está lleno de sangre y de lágrimas. África es un continente que tiene todo lo que se necesita para salir de la obscuridad, para salir de la pobreza, pero no quieren dejarle desarrollarse, siguen explotando el continente. Ya han terminado de matar a las personas que eran la esperanza del continente africano, ahora mismo no hay casi ningún presidente, ninguna persona que podrá cambiar las cosas. Ahora mismo son solamente dictadores que están en el poder para poner todo en la mano de los presidentes europeos, todo eso para quedarse en el poder y para seguir alimentando a Europa, día tras día.

Por tanto, la población de los países pobres tiene que salir porque sus vidas están en peligro, tiene que migrar porque tiene que tener una vida normal lejos del miedo. Pero para poder conseguir esta

tranquilidad hay que luchar como un guerrero, cruzando el desierto, saltando la valla, cruzando por patera, después de un largo camino muy duro y, si hay suerte, llegar a destino.

Hablo de suerte porque lo que está pasando es peor de lo que imaginamos, la verdad no se está contando. Los medios de comunicación están contando lo que quieren. Es verdad que están hablando de números de muertes, pero la verdad es que la gente que está muriendo es mucha más de lo que imaginamos. En parte es Europa que está matando a la gente, los millones y las armas que están dando a Marruecos están matando a una gran parte. La policía marroquí entra en las casas para pegar a los inmigrantes como animales y luego los tiran en el desierto o en la cárcel. Ahora mismo hay unas cuantas personas en las prisiones marroquíes por la simple razón de querer llegar a Europa. Una vez aquí, en el continente de los derechos te dicen que tienes que pedir asilo sabiendo que estás aquí porque ellos son la causa principal de la inmigración.

Es verdad que estamos llegando cada día a Europa por mar, pero la gente tiene que saber que no estamos aquí porque queremos. Tenéis que preguntaros ¿por qué estamos llegando?; ¿por qué cruzamos el desierto y el mar y por qué saltamos la valla? Son preguntas que la gente debería hacerse. Ni somos animales ni somos tontos, aunque seamos negros. A día de hoy es tu país de nacimiento el que determina tu futuro y tu sueño. Una persona que ha nacido en Guinea Conakry, otra persona que ha nacido en Siria y otra persona que ha nacido en Inglaterra, no pueden tener los mismos sueños, eso lo sabemos todos. A día de hoy la inmigración es un negocio y nosotros los inmigrantes somos mercancías. ¿Cómo es posible que un continente de derechos como es Europa pueda poner vallas y alambradas en su frontera? Como si la gente que llegan fuesen animales.

Hablando de la inmigración, ¿cuantas asociaciones hay? Y actualmente en estas asociaciones ¿cuántas personas están trabajando? Y entre estas personas, ¿cuántos negros hay? Es una locura decir que llegamos aquí para robar el trabajo. En España si buscamos el número de personas que están trabajando en asociaciones veremos que la inmigración es el lugar donde hay más trabajo actualmente. Pero el problema es que la mayoría de las personas que están en estas

asociaciones no están trabajando por amor del trabajo, sino por amor del dinero. Porque cuando una persona hace su trabajo por amor, es diferente que cuando una persona lo hace por dinero. Hay una prueba muy simple: en una región donde hay muchas asociaciones que trabajan sobre la inmigración como es Andalucía, ¿cómo es posible que un partido político como Vox haya ganado las elecciones?

Antes de terminar este artículo me gustaría hablar de un tema que me molesta mucho. Están diciendo que España está en crisis, pero los políticos siguen gastando dinero sin razón. Cuantos millones de euros están gastando para proteger su frontera de los inmigrantes. Cada vez tienen que gastar más millones para pagar a Marruecos para comprar barcos, helicópteros, armas ... Este dinero que están gastando se puede utilizar para hacer otras cosas, para ayudar a algunas personas que lo necesitan, y no solamente a los inmigrantes. Pero prefieren gastar.

Para finalizar, hago una pregunta a Francia, ¿por qué el gobierno francés no da las oportunidades a los países africanos como España lo está haciendo con los países de América Latina?

Sevilla, España, junio de 2019



THIERNO HABIB DIALLO

Extrait du Court métrage « La vida del inmigrante »,
Ceuta, 2018

Mon arrivée n'a pas été facile

Heureusement nous avons été accueillis par la
Croix Rouge et la Police et conduits directement
au CETI

Mais voir des morts sous mes yeux m'a été très
difficile

C'est pour cela que l'on dit : ce n'est pas le chute
qui est dure ... mais l'atterrissage

Dans ce voyage j'ai appris à être sage

Car au Maroc vieux et enfants ont presque le
même âge

La mer comme la barrière ne sont pas des
passages pour les humains

C'est pourquoi on rentre souvent avec la rage

Puisque nous vivons l'enfer et nous sortons tous
de la forêt

Alors c'est pourquoi on nous traite comme si on
vivait dans un film de guerre

Tandis que la plupart de nous sont bons en
sciences et technologie

Mais hélas on nous qualifie de bons à rien

Ça me frappe la conscience, mais d'une part nous
sommes responsables de nos souffrances

Nous rentrons en nombre effectif mais c'est très
difficile pour moi de voir des frères sans objectifs...

Dur de voir des gens sans motifs



Así sigue tratando Europa a los africanos

ALSENY DIALLO

La preocupante realidad de África es que la abundancia de los recursos naturales es la misma que alimenta las guerras del continente; las fuentes de violencia, la pobreza extrema y la despoblación, provocando la inmigración, el hambre y muchas muertes.

Soy Diallo Alseny, tengo 20 años, y vengo de uno de los países más ricos del mundo, y al mismo tiempo también uno de los más pobres: Guinea Conakry.



Llegué a Europa hace un año y os voy a contar la experiencia de lo que conozco de África y de la realidad de Europa. También sobre la inmigración de África a Europa que es el principal problema de la despoblación del continente y la causa que provoca la muerte de muchos hombres, mujeres, niños y niñas.

Antes de empezar me gustaría deciros que África no es un país, es un continente muy rico donde puedes descubrir todo tipo de recursos naturales.

Pero os preguntaréis ¿cómo un continente puede ser rico y al mismo tiempo ser pobre? Esto se explica por el hecho de que Europa es quien explota los recursos de África en condiciones inhumanas y desagradables.

Al mismo tiempo Europa utiliza estos materiales también para fabricar armas, con el fin de vender estas armas a los países que están en guerra, provocando así guerras en África y permitiendo que puedan matarse entre ellos y logrando empobrecer a la población para poder expoliar más fácilmente los recursos del suelo.

No sabemos cuántas familias son víctimas de esas guerras, igual que tampoco sabemos cuántos países están implicados. Eso no se dice, ni parece en televisión. Es más, los medios de comunicación lo ocultan, igual que muchas otras noticias e informaciones que no les interesa contar a los políticos de ahora, porque tendrían mucho que perder.

No hay nada más bonito que la PAZ. Pero cerrar los ojos delante de dramas como los que están ocurriendo en nuestro tiempo es ser cómplice de las consecuencias de lo que vendrá. Y eso es una vergüenza para nuestra humanidad.

África necesita desesperadamente la paz como todos los continentes del mundo donde viven PERSONAS. Pero esta paz no se conseguirá sobre falsos puntos en común. Tenemos que tener el coraje de decir la verdad para mantener simplemente la paz y la justicia en el mundo. Sin paz no habrá JUSTICIA.

Es hora de que el mundo entero se despierte y sobre todo la gente de África, su población tiene que luchar por ella misma, porque esa es una de las causas fundamentales de la inmigración, la falta de justicia en África.

Tenemos que mirar la inmigración desde otra perspectiva, no solo mirarla con los ojos de Europa viendo cómo llegan aquí, sino con los ojos de las familias que se quedan allí y viendo lo que dejan. Es un gran sufrimiento para los que se quedan esperando noticias de sus hijos, hermanos y amigos en el otro lado del mar. Es una auténtica

pesadilla esperar una llamada que quizás nunca se realice.

¿Cuántas vidas se han acabado en el Mediterráneo, en el desierto, en las vallas de Ceuta y Melilla, en los bosques de Marruecos? Sin olvidar la gente que recibe golpes hasta morir. Esa gente tiene familia, familia que les dejó marchar llenos de esperanza y que no volverán a ver, familia que nunca los olvidará.

Y todo este sufrimiento sigue apareciendo t-o-d-o-s los días.

¿Qué está esperando el mundo para frenar estos dramas?

¿Por qué Europa no facilita el camino a los inmigrantes?

¿Cuántos niños, jóvenes o adultos más deben morir de hambre?

¿Qué pasa con las niñas y mujeres que son violadas y maltratadas como si fuera la colonización?

¿Quién lucha por la igualdad de los derechos?

Todo eso está ocurriendo actualmente, se escucha y se ve. Pero es más fácil mirar para otro lado. Por eso los políticos no dicen nada, porque ellos no son víctimas y tampoco lo son sus familias.

En Europa y en España hay inmigrantes que sufren, algunos de ellos están en la cárcel, en los centros de internamiento. ¿Qué es lo que han hecho para estar allí?

Ellos que se ven en la necesidad de dejar sus familias, sus países y su casa para venir a buscar una vida mejor en Europa, tienen proyectos y sueños como todo ser humano. Pero se encuentran todo tipo de problemas, porque el camino no es fácil. Algunos llegarán y otros nunca llegarán. Hay muchos obstáculos en el camino. Están las vallas, está la policía, está la guardia civil que no les dejará pasar, aunque los motivos estén más que justificados.

Pero como ya he dicho, los que tendrán suerte llegarán a Europa y desgraciadamente muchos acabarán en las cárceles, en los centros de internamiento o retornarán deportados a sus países de origen.

¿¿Qué está esperando el mundo para frenar esta extrema violación de los derechos humanos??

Tenemos que tener el coraje de reconocer nuestros errores y defender la VERDAD.

SEA CUAL SEA tu origen, tu país, tu color de piel... Únete conmigo y acabemos con esta GRAN INJUSTICIA.

Juntos vamos a conseguir ser LA VOZ DE LOS SIN VOZ.

Hommage à Ba Maliba

SIDI CAMARA (L'ENFANT NOIR)

AVEC LE SOUTIEN DE L'ASSOCIATION AKESO

J viens du Mali là où y a SIGUI KAFO ANI BEEIN

Je m'appelle SIDOSKY CAMSS, j'ai 15 ans

J'ai quitté mon pays à l'âge de 15 ans pour venir en France

J'ai tout laissé mes parents, mes frères, mes amis.

Chez moi au MALI on se connaît tous, on est des frères et sœurs et on s'aime

J'suis noir et fier de l'être et je kiffe malgré tout ce qu'en pensé

Le jour de mon départ j'ai vu des choses que je ne pensais jamais voir

Ma mère savait rien de moi, de ce que je pouvais faire

Pourtant j'ai fait et j'ai réussi, j'ai puisé dans tous mes forces

L'Algérie, Le Maroc, L'Espagne, L'Italie

C'est ici que je me suis construit

This is the place where I built my personality

Je rends hommage à ces lieux à chaque expiration (dode de temena)

J'ai commencé l'école, la formation, tout le monde me regarde comme un rayon de soleil

Si je suis venu en France

C'est pas que la France est riche plus que mon pays

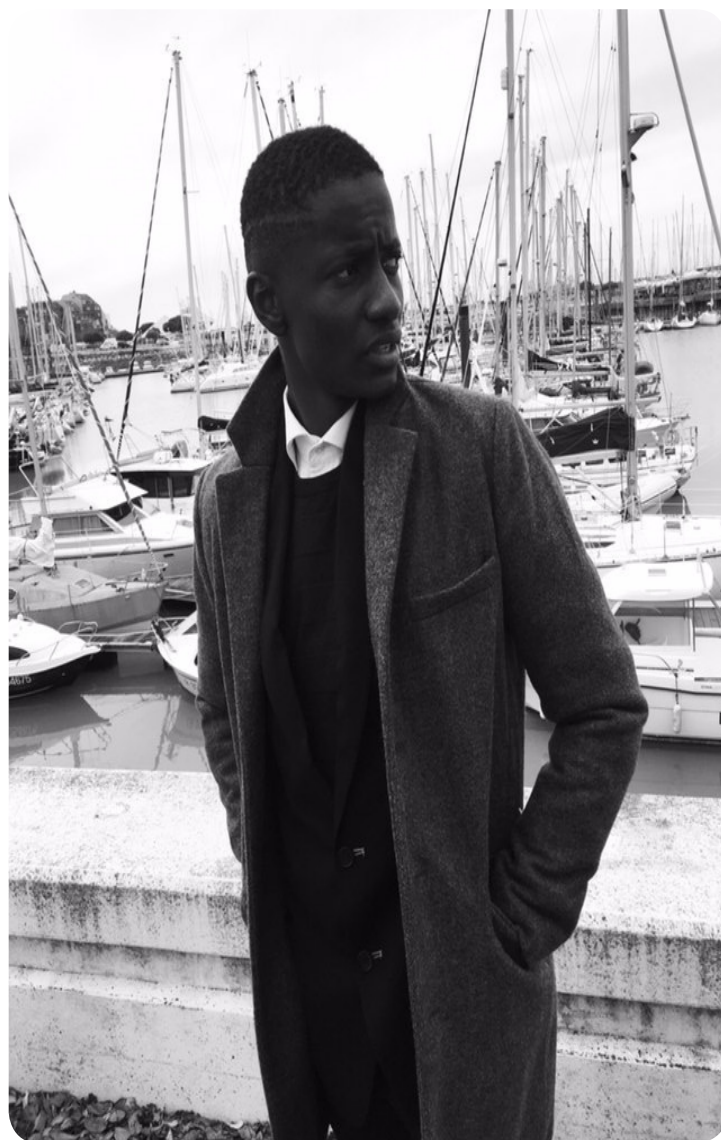
J'suis venue en France pour apprendre

Chez moi au Mali j'ai des sources, de l'or, de l'argent, des héritages

La seule chose que je ne peux pas oublier c'est le dimanche à Bamako, les jours de mariage

Les djembés, les balafons, et les tam-tam

J'ai dite à ma mère, un jour je rentrerai INCHALLAH



Sidi Camara

L'ASSOCIATION AKESO

Les membres de l'association AKESO ont rencontré Sidi en 2016, dans le cadre de son accueil au sein du service des Mineurs Non Accompagnés du Département. A ce moment-là, les professionnels (actuellement bénévoles AKESO) accompagnaient Sidi dans son projet de vie.

Sidi a rédigé ce slam dans le cadre de sa première année de CAP cuisine au lycée hôtelier de la Rochelle. Il avait souhaité le donner à l'éducatrice qui l'accompagnait à cette période. Ce texte est resté accroché dans son bureau jusqu'à la fermeture du service fin décembre 2018. Des contacts ont été maintenus avec les personnes qui l'ont accompagné au début de son parcours, via l'association. Lorsque AKESO a pris connaissance de l'appel à contributions pour la revue JMM ; il a été proposé à Sidi d'envoyer ce texte, ce qu'il a tout de suite accepté.

Sidi a eu 18 ans le 5 juillet 2019.

L'association AKESO est née de la collaboration de plusieurs professionnels de la protection de l'enfance autour du soutien aux jeunes majeurs étrangers isolés sortant des dispositifs de l'ASE.

Une mobilisation importante est en cours sur l'entrée dans le dispositif de protection de l'enfance mais on oublie rapidement que ces jeunes, à la majorité, vont se retrouver sans référents éducatifs.

Face à ce constat, et à l'absence de ressources institutionnelles, nous avons fait le choix d'accompagner ces jeunes majeurs, dans leurs démarches administratives (régularisation de séjour, santé, formation, logement ...) ainsi que leur offrir un espace de convivialité afin de rompre l'isolement dans lequel ils se retrouvent bien trop souvent.

Nous proposons également une veille documentaire pour les organismes et travailleurs sociaux.

Nous sommes une passerelle vers le droit commun, vers les aides et organismes existants et inconnus des jeunes concernés.

Une permanence se tient tous les samedi matin de 9h30 à 12h au sein du CSC du parc à Niort.

Depuis sa création au mois d'avril 2019, une soixantaine de jeunes se sont présentés aux permanences et ont bénéficié du soutien des bénévoles.

Notre projet à terme est de créer une structure dédiée à la question des jeunes migrants, PADDAJ: Plateforme d'Accès aux Droits et Dispositif d'Accueil de Jour. Nous sommes à la recherche de subventions pour mener à bien ce projet.

**AKESO
EST
UNE ASSOCIATION
DE LOI 1901**

ELLE A POUR OBJETS :

- > de garantir au jeune majeur sortant de l'Aide Sociale à l'Enfance, l'égalité d'accès aux droits et aux services de droit commun
- > de proposer un espace de convivialité qui permette aux majeurs étrangers isolés de trouver les repères nécessaires à leur intégration dans la société française

INFORMATIONS PRATIQUES

**PERMANENCE
TOUS LES SAMEDIS
DE 9H30 À 12H**

CSC TOUR CHABOT
RUE DE LA TOUR CHABOT
79000 NIORT

LIGNE 1 arrêt MAX LINDER

LIGNE 3 arrêt TOUR CHABOT

**ACCUEIL
ÉCOUTE
CONSEIL**

À DESTINATION
DES JEUNES DE 18 À 25 ANS
MAJEURS ISOLÉS ÉTRANGERS

Association AKESO
akeso79000@gmail.com
06 86 60 68 22 - 06 43 27 68 08
facebook : akesodeux-sevres

À ma maman : Djenaba Camara

MOHAMMED FADIGA

Tu es partie sans revenir
Si tôt sans prévenir
Moi qui te croyait immortelle
Je n'arrivais pas à te pleurer

Tout ce qui est allumé s'éteindra
Tout ce qui est debout s'affaîssera
Tout ce qui marche s'arrêtera

Mais je ne m'arrêterai pas de t'aimer
Protège-moi quand je dors
Et attrape-moi quand je trébuche
Avant que je touche la terre

On dit souvent que j'ai ton sourire
Mais ce dont j'ai besoin
c'est de ta présence
Je suis perdu sans toi
Ton absence me pèse



Si jeune on me disait que tu avais voyagé
Et que tu reviendrais bientôt...
Mais les années passent
Et tu ne reviens pas
Pourtant je t'attendais...

Quand j'ai demandé à ta mère
Les yeux pleins de tristesse
Elle m'a fixé longtemps,
Elle m'a dit :

« Mon Petit
Il faut que tu deviennes un Homme
Maintenant ta mère n'est plus là
Comme un ange
Elle est juste montée au ciel
Et elle s'est transformée en étoile
Tard le soir
Si tu vois une étoile filante
Ne fais pas un vœu
Dit AMEN c'est elle qui te bénit
Je suis sûre, même là-haut
Elle continue à veiller sur toi.
Sûre de sûre elle ne te lâchera pas
Ces derniers mots étaient pour toi
Ta présence me fait oublier son absence
Tu es la flamme qui éclairait son cœur
Si elle est partie si tôt
Et qu'elle t'a laissé ici
C'est pour que tu immortalises son passage
Donc rend lui fière
Et soit un Homme Bien
C'est ça qu'elle aurait voulu ta Mère
Des toutes façons elle n'est jamais loin
Elle est là dans ton cœur »

J'avoue après ton départ
Cela n'a pas été facile.
Toi qui a été une mère
Et aussi un père pour moi

Parfois c'est tellement difficile
Je crois que je vais péter les plombs,
Mais quand je pense à toi
Je me dis je n'ai pas le droit...
Même dans les moments difficiles

Ça me rappelle tes allers-retours
Sous le soleil ardent
De marché en marché
Pour nous ramener de quoi vivre

Ce qui restait tu le donnais aux autres
Ton plus grand bonheur
était le Partage
C'est pour cela
que tu avais une grande famille

Je n'étais pas le seul à te pleurer
Le jour de ton enterrement
Tout le village était là abattu,
Ils n'arrêtaient pas de répéter

DIEU A DONNE
DIEU A REPRIS
Si c'est la bonté d'une personne
qui la suit
La dernière demeure de ta mère
sera le Paradis

Bledard Blindé

MOHAMMED FADIGA

Quand c'est nous c'est comme ça
Quand c'est eux ce n'est pas normal
Quand on meurt la vie continue
Quand c'est eux tout s'arrête

Ils nous appellent des blédards
Parce qu'ils se croient meilleurs
Réveil éveille vénère
Blédard blindé

Laisse jamais tomber
Fatigue jamais
Je rêve de Bentley
Même sans papiers

Jamais de larmes aux yeux
Oui mon Cœur saigne
Je laisse un sourire
Pour qu'on puisse me voir

Tellement que je suis noir
Mon accent te fait rire
Ben voilà qui je suis
Je représente mon Afrique

Perdu sur ma route
Comme big Black M
Je sais qui je suis
Je sais d'où je viens
Donc essaie pas de me changer
Ni de m'inventer une identité
Mes problèmes d'un côté
Noyés par un sourire
Les sourires les vrais

Comme ceux de nos darons
Qui n'arrête pas de prier
De prier de prier
Sans jamais se plaindre

Même avec ce problème
qu'ils nous imposent
Ils veulent nous freiner,
Nous ralentir dans notre course
Mais trop déter

Bledard blindé, sans papiers
Mais je rêve de rouler en Bentley
Bledard blindé, je porte du faux,
Mais j'ai du style
Bledard blindé, c'est pas Gucci
Mais rien à foutre



Il faut que ça change maintenant,
Mais combien de temps il va falloir vivre
Encore comme des esclaves

Ils nous demandent de nous intégrer
Mais ils nous empêchent de nous intégrer
Maintenant je connais ton vrai visage
Tu fais tout pour me rendre dingue
Quand je vais bien, tu veux me soigner
Mais quand je vais mal, tu n'es jamais là
Nos vies son piégées par leur système
Malgré tout je mène mon combat

La vérité est masquée
La justice s'est barrée
Que faisons-nous des droits de l'homme
Est-ce valable pour tout le monde ?

Un vrai Bledard
Un vrai Bledard, charbon
Il met de côté, Il coffre, il construit,
Il sait pourquoi il est là
Je ne parle pas bien ta langue
Mais ça ne fait pas de moi un idiot
On n'a pas les mêmes délires
ni la même culture

Mais moi j'arrive à m'intégrer dans ta ville
Par contre toi tu ne tiendras pas
un seul jour dans ma jungle
Dans ma jungle comme tu dis
Ou ont t'accueille à bras ouvert,
sourire à la lèvre
On te donne sans rien attendre au retour
Tout ce qui compte c'est ton bien être
Tu peux revenir quand tu veux
Ici pas besoin de programmer

Ce n'est pas comme ICI C'EST PARIS,
Je parie qu'on t'impressionne
Tu as voulu nous enterrer
Mais sans savoir qu'on est des graines
De la bonne graine qui pousse partout
Même le désert ne nous arrête pas

--

(3 fois)

Africains, restons qu'un
Ils veulent qu'on laisse la terre
Ils veulent nous enterrer
Mais sans savoir qu'on est des graines

--

Quand tu pionces, moi je bosse
Quand tu parles, moi je bosse
Et j'avance en silence
Toi qui parles sans savoir

C'est drôle, tu fais tout pour m'enfoncer
Et à un moment tu es le premier à me rendre
hommage
Mais d'hommage pour toi
Je ne laisserai pas me placer
au premier rang
Juste pour te servir d'anti balle
Comme tu l'as fait avec nos grands-parents
Les tirailleurs sénégalais
Ils n'arrêtent pas de jouer aux pompiers,
Mais ils ignorent qu'on sait que c'est eux
Qui ont brûlé le Kinshasa
Et essaient d'enflammer ma Guinée
Je sais que j'ai raison même si j'aurais tort
Je sais que j'aurais tort même si j'ai raison

Et quand je demande pourquoi ?
On me dit
C'est come ça !



Crédit : Eddy Vaccaro

{LU, VU ET ENTENDU

Loin de s'arrêter aux frontières académiques, la thématique des jeunes en migration suscite l'intérêt d'acteurs aux profils variés et aux productions protéiformes (romans, films de fiction, films documentaires, musique, reportages...). L'objectif de cette rubrique est de présenter et de rendre compte de celles qui ont retenu notre attention et notre adhésion.

VU

« LA VIDA DEL INMIGRANTE » : UN COURT-MÉTRAGE COUP DE POING AU CŒUR DES MIGRATIONS JUVÉNILES

THIERNO HABIB DIALLO, ALSENY DIALLO, RICHARD LAMAH, CHERIF SIBIDE

LA VIDA DEL INMIGRANTE, COURT-MÉTRAGE, CEUTA (ESPAGNE), 2018.

COMPTE RENDU RÉALISÉ PAR CLÉO MARMIÉ, Doctorante EHESS – Centre Maurice Halbwachs

« Actuellement je suis Ceuta. Comment ? Une longue histoire... Je vais vous parler un peu de mon quotidien. (...) Sur le chemin du bonheur, plusieurs problèmes te feront face. La solitude, le racisme, les problèmes économiques... Mais comme on dit, découragement n'est pas africain. C'est pourquoi chez nous, renoncer n'est pas une option. »

Extrait de *La vida del inmigrante* (2018), 7'16

La vida del inmigrante (« La vie du migrant »), court-métrage d'une poignée de minutes, est un petit objet cinématographique aussi insolite que précieux. Réalisé avec l'appui du Centro de Inmigrantes San Antonio par quatre jeunes subsahariens arrivés à Ceuta, il raconte le quotidien des adolescents qui, bloqués dans l'enclave espagnole, séjournent au CETI (Centro de Estancia Temporal para Inmigrantes) dans l'attente et l'espoir de rejoindre l'Europe continentale.



Capture d'écran de « La vida del emigrante »

Téléphone portable au poing, ils capturent les petites scènes qui tissent la trame de leurs routines quotidiennes : les lits des dortoirs, les entraînements de sport au gymnase du CETI, les pique-niques à la plage, le ciel bleu et les vagues, les cours de langue, les trajets à pied d'un bout à l'autre de la ville, les couloirs d'un centre social... Mais aussi des images particulièrement saisissantes de la traversée en zodiac sur la Méditerranée ou des scènes de liesse dans le CETI lors de l'entrée de plus de 600 personnes migrantes qui, après avoir bravé la barrière de barbelés qui ont déchiré les vêtements et les chairs, sont parvenues à pénétrer dans Ceuta en juillet 2018. L'entrée de nouveaux arrivants dans le CETI est toujours un moment particulièrement fort : à la joie de voir des compagnons de voyage ayant réussi le *boza*, s'ajoute le soulagement de savoir que la surpopulation du centre augmente les chances de quitter l'enclave espagnole au Maroc et d'être transféré, après des mois d'attente, sur le continent européen.

Matière documentaire façonnée directement par les jeunes, brute et spontanée, où les plans s'enchaînent et se succèdent, elle met le spectateur à hauteur d'adolescents : en espagnol et en français, les voix des jeunes s'entremêlent, entre voix-off, témoignages, poèmes, blagues et cris – jusqu'à la bande son, un morceau écrit par Habib Diallo, l'un des réalisateurs du court-métrage, intitulé « Jamais Lâcher » et psalmodié comme une promesse et un défi adressé au reste du monde. Et c'est bien là l'une des richesses du court-métrage : en plus de documenter à partir d'images « de première main » la situation des personnes migrantes au CETI, il donne à voir le quotidien de l'expérience migratoire à Ceuta tel que les jeunes ont désiré la transmettre au public, auquel ils s'adressent directement en détaillant avec énergie et pédagogie leurs activités, leurs réflexions, leurs espoirs. Les adolescents se donnent ainsi à voir moins comme victimes que comme héros : c'est toute leur pugnacité et leur combativité dans l'adversité qu'ils souhaitent révéler, la joie et la liesse mêlée à la détresse et l'attente, la fraternité malgré la promiscuité, leur persévérance et leurs talents.

Une odyssée compacte et intime au cœur de cette parenthèse où le temps se suspend dans l'attente d'un « laissez-passer » pour le vieux continent. Un court-métrage choral et plein d'aspérités signé par quatre adolescents, bloqués sur un petit morceau d'Europe, presque arrivés mais pas tout à fait.

Le court-métrage est disponible en intégralité en ligne :

Sur la plateforme Vimeo :

<https://vimeo.com/282930646>

Sur le site du projet Boza Sur :

<https://bozasur.webnode.es/l/cortometraje-la-vida-del-inmigrante/>



Crédit dessin: Cléo Marmié, 2020



Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move
 Revue électronique éditée par l'Observatoire de la Migration des Mineurs
 Laboratoire MIGRINTER - Université de Poitiers - CNRS



Observatoire
 de la migration
 des mineurs

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers



N°5 - 2019-2020
ISSN 2492-5349

La valorisation de ce numéro est soutenue financièrement par le programme CPER INSECT piloté par la Maison de Sciences de l'Homme et de la Société de Poitiers



GRAND POITIERS
 Communauté d'agglomération



RÉGION Nouvelle-Aquitaine

